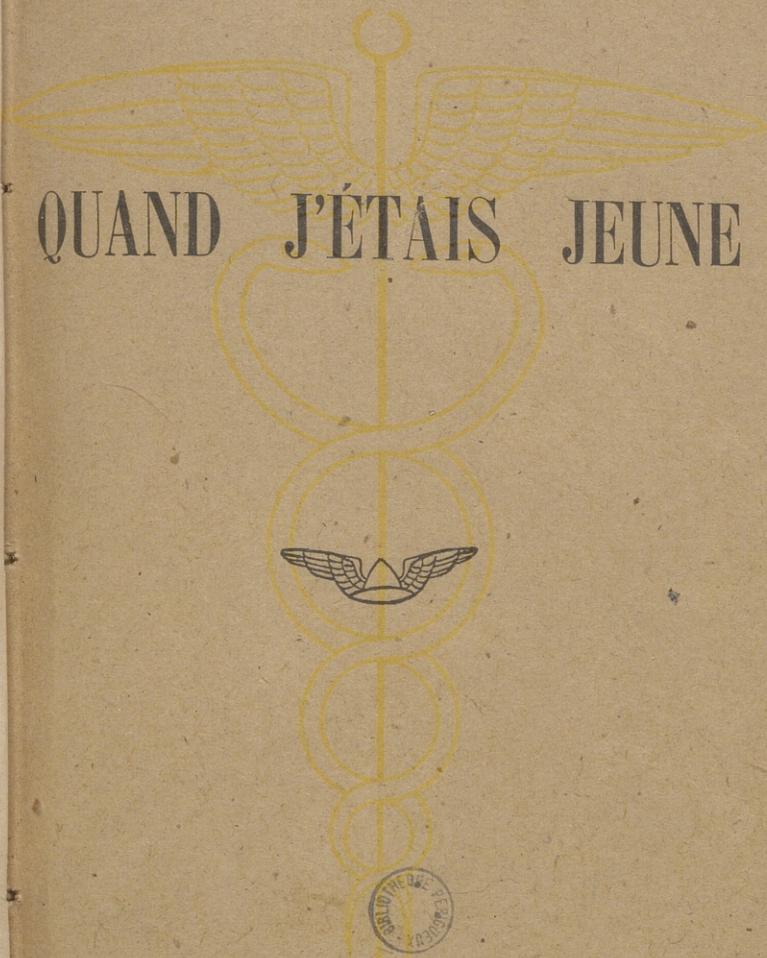


RACHILDE



QUAND J'ÉTAIS JEUNE

PARIS
MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXLVIII

658

QUAND J'ÉTAIS JEUNE

DU MEME AUTEUR :

LES HORS NATURE, mœurs contemporaines, <i>roman</i>	I vol.
LA TOUR D'AMOUR, <i>roman</i>	I vol.
L'HEURE SEXUELLE, <i>roman</i>	I vol.
LA JONGLEUSE, <i>roman</i>	I vol.
CONTES ET NOUVELLES, suivis du Théâtre	I vol.
LA SANGLANTE IRONIE, <i>roman</i>	I vol.
L'IMITATION DE LA MORT.....	I vol.
LE DESSOUS, <i>roman</i>	I vol.
LE MENEUR DE LOUVES, <i>roman</i>	I vol.
SON PRINTEMPS, <i>roman</i>	I vol.
L'ANIMAL, <i>roman</i>	I vol.
L'AUTRE CRIME, Préface de A.-Ferdinand Herold	I vol.
DANS LE PUIT, ou la vie inférieure 1915-1917, avec un portrait de l'auteur par Lita Besnard.....	I vol.
— PORTRAITS D'HOMMES (Alfred Vallette, Maurice Barrès, Willy, Jules Renard, Jean Lorrain, Albert Samain, Paul Verlaine, Jean de Tinan, Laurent Tailhade, Jean Moréas, Léon Bloy, Louis Dumur, Remy de Gourmont, Paul Léautaud, Léon Delafosse), avec un portrait.....	I vol.
FACE A LA PEUR.....	I vol.
THÉÂTRE.....	I vol.
ŒUVRES	I vol.

D'ALFRED VALLETTE :

LE ROMAN D'UN HOMME SÉRIEUX, <i>lettres à Rachilde</i> (1885-1889).....	I vol.
---	--------

RACHILDE

QUAND J'ÉTAIS JEUNE



PARIS
MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXLVII

E.P.
PZ 10 597
C 1200629

LA LETTRE

Elle est venue attendre le facteur, loin de la maison de ses parents.

Voici bientôt une semaine qu'elle espère cette lettre. Son premier aveu doit lui valoir une réponse parce que ces pages furent conçues à la fois par son cœur et par son cerveau. Elles sont rares, les filles de quinze ans qui savent ce qu'elles disent en écrivant ! Oui, elle n'a que quinze ans, et elle a osé une chose défendue entre toutes : écrire à un homme qu'elle ne connaît pas, qui ne la connaît pas, mais qui doit lui répondre, si elle ne s'est pas trompée sur la valeur de ce qu'elle lui offre, si humblement, si fièrement, avec la naïve audace de celles qui ne doutent ni du maître de leur destinée, ni de la foi qu'elles peuvent avoir en lui.

C'est sur le petit pont de la Beauronne qu'elle attend, assise dans les pierres moussues de son parapet.

La Beauronne est une rivière minuscule et

sournoise, ruisseau en été, torrent en hiver. Elle manque d'eau souvent pour abreuver les bêtes et, à la fonte des neiges, elle inonde toutes les prairies en isolant la maison du reste du monde. Pour ce matin de printemps, c'est un ruban clair se glissant sous des saules entre des joncs, pour y tresser, avec eux, des reflets d'émeraude ou d'azur piqués çà et là du point d'or du soleil.

Il y a, sur la féerie de ce matin neuf, comme le bel espoir de la réponse attendue, de l'assurance faite à la femme future de toutes les joies, la divine promesse d'un heureux avenir.

Attendre, quelle angoisse!

Espérer, quel orgueil!

A-t-elle assez travaillé pour mériter cette récompense?

Cette fille de quinze ans, frêle et mince, est simplement vêtue d'une blouse de toile grise, serrée à la taille par une lanière de cuir. Elle porte un costume de pensionnaire, une tenue presque monacale d'enfant sérieuse qui doit être occupée, en dehors de ses devoirs d'écolière, à des besognes domestiques qui lui font oublier ses rêves personnels.

Comment s'évader des réalités quotidiennes pour le songe qui la tourmente ?

Elle est très pâle sans aurore sur les joues, a des yeux trop graves pour son visage encore enfantin et sa tête se penche sous une sombre couronne de cheveux. On dit d'elle, dans cette vallée un peu sauvage du Périgord où elle représente pourtant une riche héritière, qu'elle est *une touchée* : « *uno touchado* », en patois. Cela signifie qu'elle est lunatique, mystérieuse, quoique pas du tout *l'innocente du village* et encore moins *la folle du logis*.

Enfin, voici le facteur. Il descend le sentier de la colline d'en face. C'est un grand luron coiffé d'une ancienne casquette de mobile de 70. Il marche d'un pas égal, inlassable, qui fait rouler de temps en temps un caillou et il commence à ramener sa boîte devant lui pour chercher le courrier du château, quand il a aperçu celle qui l'attend. C'est *la demoiselle*. Elle est en faute, certainement, car elle guette quelque chose que ses parents ne doivent pas savoir. Cela ne le regarde pas et d'ailleurs lui économise un bout de chemin. Il ôte bien poliment sa casquette pour lui tendre le paquet des lettres et des journaux.

Quand le facteur s'est éloigné d'elle, assise, de nouveau, sur le parapet du pont, elle trie le courrier... Enfin! là, là, oui, elle en est sûre, la lettre tant espérée, une large enveloppe et son nom de jeune fille : *Marguerite Eymery*, écrit d'une grosse écriture, un peu lourde, mais appuyée, décisive comme la parole du Prophète. C'est bien lui! C'est bien l'homme, le *maître*, qui répond à son appel, celui qui la lancera courageusement à la conquête de sa destinée.

Elle ouvre, les mains tremblantes, l'enveloppe et sur le papier de cette lettre elle voit une ligne, trois mots seulement, mais quel éblouissement pour la prisonnière de la vie de famille, élevée si sévèrement qu'elle en est réduite à attendre les nuits de pleine lune pour pouvoir écrire à cette lumière pâle et fausse qui suffirait peut-être à troubler sa raison... On lui refuse une lampe et elle n'a même pas la ressource d'allumer des bougies... *parce qu'on les compte à l'office!*...

Une jeune fille doit se coucher à 9 heures et dormir toute sa nuit. Qu'elle garde ses rêves pour elle. Ses parents ont préparé, sagement, son bonheur de jeune femme. Elle est fiancée à un monsieur très bien, un offi-

cier, comme l'a été son père, un homme sérieux ayant tout ce qu'il faut de noblesse, de fortune, pour diriger dans le monde une petite personne dont l'imagination, les caprices, toutes les fantaisies sont vraiment des choses inquiétantes pour des gens soucieux du savoir-vivre.

Qu'une enfant de quinze ans *brode* sur des canevas ou des lingeries, rien de plus naturel, mais... sur du papier, c'est beaucoup moins solide, encore moins utile et presque inconvenant

Elle lit, relit sa lettre d'une ligne, puis la baise, pieusement, à l'endroit de la signature. Il y a ces simples mots :

« Remerciements, applaudissements. Courage, mademoiselle. »

C'est, oui, vraiment, aucun doute, c'est de Victor Hugo!...

PRÉSENTATION AU DIEU

Nous étions descendues dans un hôtel de la rue de Valois qui rappelait à Mme ma mère les sombres jours précédant le duel de son mari, mon père, avec le baron de Bontaud-Guiron.

Pour en arriver là il fallait, à ses yeux, une pire catastrophe : sa fille ayant résolu de s'allier aux *plumitifs* ! Quand mon père, Joseph Eymery, disait ces mots, témoignant de son mépris pour toute littérature de *métier*, il les faisait siffler sous son impériale grise, comme un coup de cravache. (On n'est pas sorti de l'école de Saumur premier écuyer, impunément !)

— Oui, scandait-il de sa plus belle voix de commandant de chasseurs à cheval sur le terrain de manœuvres, vous allez voir des gens qui passent leur vie à diffamer tout le monde et qui se font payer cher les sottises qu'ils impriment, jusqu'au jour où ils vont en prison, ce qui n'arrange rien parce qu'ils en sortent plus méchants que jamais et font

ensuite figure de héros. Le *journaliste*, c'est la plaie de la vie sociale.

Alors, ma mère prenait la parole à son tour en haussant encore le ton parce que mon père était devenu sourd durant son incarcération à la forteresse de Strasbourg et parce qu'elle avait besoin de s'affirmer qu'elle défendait sa fille, la petite muette, contre un héros de *la grande*, l'armée française, qu'elle avait fini par trouver coupable de ne pas mieux défendre les victimes de ses disciplines de fer.

— Tu oublies, Joseph, s'écriait-elle, que moi je suis la fille d'un grand journaliste! Le directeur du *Courrier du Nord*, mon père et le grand-père de ta fille, a combattu pour la libre pensée. Et s'il est devenu un très sage magistrat, un juge de paix, lui aussi a fait la guerre pour les artistes, pour les poètes, pour les gens qui aiment la liberté sous toutes ses formes. Les officiers civils valent bien souvent les porteurs de sabre : si une toge n'est pas un brillant uniforme, ça peut souvent couvrir les êtres qui à la fois pensent juste et savent le dire avec éloquence.. Ta fille chasse de race, voilà tout!

— Mais, ripostait Joseph, dont le teint

bistré de vieux soldat d'Afrique devenait couleur de cendre, votre grand sacré poète a été un *plumitif* néfaste! Est-ce qu'il n'a pas traité l'empereur de *Napoléon le petit*? Je vous demande un peu si un poète a le droit de juger un empereur! Je ne m'y connais pas en poésie, c'est certain, mais je crois que chacun doit rester à son poste de combat et on doit se taire devant le chef de toutes les armées civiles ou non. Si on a essayé de fortifier ta fille contre sa malheureuse tendance à la rêverie, ce n'est pas la peine d'entretenir son admiration pour Victor Hugo! Ce personnage a été, en dehors de toute ligne droite, déporté, condamné, exilé.

Ici, je me permettrai de donner quelques détails pouvant servir d'indications relatives à l'éducation des jeunes filles de jadis et sur la meilleure manière de diriger les enfants vers la perfection de la tenue mondaine... sinon religieuse.

Une jeune personne comme il faut ne doit pas boire de vin, manger des viandes rouges. Elle ne doit pas s'approcher du feu en hiver ni, en été, chercher l'ombre si on l'a chargée d'une mission en plein soleil. Elle ne doit pas témoigner de l'impatience quand

elle attend l'heure de la récréation promise. Si elle est enrhumée, elle doit apprendre à se moucher sans bruit ou à éternuer *en dedans*. Elle doit toujours se tenir droite et ne jamais choisir un fauteuil ou un canapé pour s'y asseoir. Elle doit attendre qu'on l'interroge avant de donner son avis et s'abstenir de poser des questions. A table, elle ne doit jamais rien demander. Elle doit éviter de regarder les messieurs plus haut que leurs souliers. Elle doit rire avec discrétion, jamais aux éclats, éviter de hausser la voix dans les cas où l'on se dispute devant elle, même si elle pense devoir aller au secours de quelqu'un. En temps de pluie, elle ne doit jamais relever ses jupes plus loin que la cheville, etc.

Ma mère, malgré l'indulgence qu'elle semblait me témoigner vis-à-vis de mon père et de ses opinions au sujet des pauvres *plumitifs*, n'était pas franchement mon alliée, car la seule opinion qu'elle pouvait défendre avec une réelle conviction, c'était celle que mon père n'admettait pas. Chose étrange : je ne devenais vraiment sa fille que lorsque le capitaine Eymery se montrait en opposition complète avec mes inutiles rêveries littéraires.

Ma mère me tenait des discours bien plus sévères quand je prétendais garder ma liberté de penser absolument comme le grand-père qui avait été le maître de son heure lorsqu'il était jeune. Elle critiquait à son tour le *plumitif*.

— Ton grand-père, au lieu de devenir un journaliste, aurait dû rester un poète et prendre sa place auprès de Lamartine, car il était son ami de collège, mais les hommes qui écrivent ne savent jamais se tenir tranquilles, il faut qu'ils se mêlent de politique et de gouverner la France! Je me souviens bien que son ambition, à lui, c'était de devenir député. Or, il a tout perdu à cause de cette manie du discours. Est-ce que moi, je ne pouvais pas devenir une musicienne célèbre... si je l'avais voulu? Mais, moi, je n'admets pas qu'on sorte de son salon pour courir les rues à la recherche de la publicité. (Et elle ajoutait d'une voix étrange, comme si, subitement, ce fût une autre créature intervenant dans le débat) : Quand on a du sang royal dans les veines, n'en aurait-on qu'une goutte, on ne peut changer d'état que pour monter sur un trône!

Alors, me souvenant des leçons de savoir-

vivre que je recevais (souvent comme des gifles), je gardais un silence prudent. On ne doit pas juger sa mère, même quand elle se permet d'exagérer... royalement.

J'avais été élevée comme un garçon. Puisque le malheur voulait que je fusse une fille, on m'avait formé le caractère en me faisant risquer tous les dangers que l'on cherche généralement à éviter aux êtres faibles. Je savais monter à cheval, faire des armes, sauter des barrières d'un mètre et suivre les grandes chasses au galop... pour finir par tomber, évanouie, devant la mort du loup ou du sanglier, car j'aimais les animaux, même féroces, beaucoup plus que l'humanité, bien pensante ou guerrière. Et puis je me consolais en lisant ou écrivant la nuit. Je n'avais ni amie de pension ni aucun directeur de conscience, et le seul qui aurait pu m'aider, le curé de mon village, avait peur de moi parce que je lui avais demandé, un jour d'instruction religieuse, si le catéchisme qu'on nous enseignait sur la terre était le même pour les enfants de la lune...

Je déjeunais, ce jour-là, au restaurant avec trois messieurs de lettres. Ces trois messieurs avaient l'air de conspirateurs parce qu'ils

échangeaient des signes d'intelligence en me regardant, moi, la pauvre petite échappée de sa province. Ils allaient pourtant me présenter à mon dieu : Victor Hugo, et ce n'était pas, d'après ce qu'ils me disaient, une mince affaire! Femme ou homme devait, déclaraient-ils avec des mines de dévots bien renseignés, se mettre à genoux devant lui et lui demander sa bénédiction. Cela me semblait, à moi, tout naturel. J'avais bien reçu, autrefois, un mot de lui qui m'apparaissait vraiment le miracle; maintenant que j'étais arrivée au seuil de ce paradis, et tout aplomb de jeune littérateur ayant écrit déjà un livre et des contes qu'on avait bien voulu publier dans des journaux parisiens m'ayant enfin abandonné, je tremblais à l'idée que j'allais lui montrer, quoique à genoux, une petite folle indigne de sa bienveillance.

Ces trois messieurs, que je ne connaissais pas, affectaient le plus grand respect en parlant de Victor Hugo; cependant, ils avaient déclaré que le maître était capricieux, ainsi qu'il pouvait très bien me trouver laide ou mal habillée. Et alors ils se faisaient des signes mystérieux en cachant leur envie de rire sous leur serviette.

Laide, mon Dieu! c'était possible, ma mère ayant l'habitude de me dire que je ne plaisais pas à cause de mes yeux de bête sauvage, tantôt verts, tantôt d'un gris d'eau trouble.

Mal habillée? On prétend que les femmes ne se souviennent vraiment bien d'un grand événement de leur vie... que lorsqu'elles peuvent dire quelle robe elles portaient ce jour-là! Je crois que j'avais demandé à ma sévère maman de me permettre de prendre une de mes robes du soir, une de celles que je mettais pour aller au bal de la préfecture de Périgueux les jours de gala officiel. A tout hasard on avait emporté la plus belle.

— Tu seras ridicule, avait répondu Mme Eymery, mais moi, ça ne me regarde plus, puisque je ne t'accompagne pas jusque-là, tu peux y aller en tablier de cuisine, ça m'est bien égal.

J'avais mis une robe rose en tarlatane garnie de dentelles blanches, des vraies malines... (mais Victor Hugo le saurait-il?), et pour passer inaperçue des hommes que je ne croyais pas si bien informés de tous les protocoles, j'avais posé, sur la robe du soir, un manteau de voyage, ce qu'on appelait, en ce temps-là, un macfarlane, et ce devait être

vraiment ahurissant de... naïveté. Le plus âgé des trois messieurs avait une quarantaine d'années, portait une belle barbe blonde et la tête très en arrière comme si son cerveau lui pesait beaucoup. Il s'appelait Catulle Mendès et, chose qui m'avait très scandalisée, mangeait la salade avec ses doigts! L'autre, qui avait des yeux tout embués, comme un que l'on réveille chaque fois qu'on lui parle, se nommait Villiers de l'Isle-Adam : le troisième n'était pas de lettres et portait un nom de chef de meute; on lui disait : Briffault, tiens-toi bien! » absolument comme maman me disait : « Marguerite, tiens-toi droite! » Mais il avait l'aspect d'un très brave garçon et prétendait, de temps en temps, qu'on abusait de ma jeunesse en me montant des bateaux. Quels bateaux? En attendant, c'était lui qui payait les voitures et je m'étonnais tout de même de constater que ces messieurs n'avaient pas la leur... de voiture.

Enfin, on arriva chez Victor Hugo. On attendit dans une antichambre qui ressemblait à un salon et on entra dans un salon si sombre qu'il me fit l'effet de l'antre de Satan au lieu du paradis d'un dieu et je le vis, assis sur une espèce de trône qui ressemblait tout

de même à un fauteuil à oreillettes, un fauteuil de malade ou de vieillard (qu'on m'excuse, j'avais dix-sept ans!), et je dus tomber sur les deux genoux, ce qui me fit très mal, car j'avais enlevé mon manteau pour lui paraître... en robe de cour, une robe de mince tarlatane. Un instant, il parut fâché. Oh! comme il avait un grand front et l'air grave!... Puis il se mit à rire, d'un petit rire toussoyant, se baissa en me prenant par la taille et, d'un seul effort, comme on se saisirait d'une poupée pour s'assurer qu'elle n'est pas trop lourde, il m'assit sur ses genoux :

— Comment avez-vous pu croire ces grands farceurs, mademoiselle? Je ne suis qu'un pauvre homme et tellement heureux de voir enfin la vie en rose dans votre jolie personne.

J'étais à la fois confuse, déçue, enchantée, peut-être très effrayée. Les trois conspirateurs, eux, riaient aux éclats, sans aucune retenue, mais moi, je me sentais très humiliée du compliment et je me mis à pleurer dans ma robe de bal, dans ma robe rose, car, dans cette jupe sans poche, je n'avais pas de mouchoir et il me fallut m'essuyer les yeux avec les fameuses dentelles de Malines!

LE FOULARD DE SOIE BLANCHE

Assis de travers sur ce banc de jardin public, il s'efforce de placer sa jambe malade dans une position qui ne le fasse pas trop souffrir et pousse, de temps en temps, une plainte sourde. — Oui, mademoiselle, cet infâme gremlin de logeur m'a jeté du haut d'un escalier de vingt-cinq marches, tout un étage que j'ai descendu, tantôt sur la tête, tantôt sur la jambe que voilà ! Je sais bien que je n'avais pas payé mon terme depuis longtemps, mais ce n'était pas une raison pour essayer de m'assassiner. Je vous demande un peu si on se mettait à payer son terme régulièrement ce qui resterait à faire pour les bourgeois ? Est-ce que vous payez votre terme, vous ?...

— Très régulièrement, monsieur. D'abord parce que moi, je ne suis pas poète et ensuite parce que cela évite certains accidents du genre de celui qui vous est arrivé. Il y a des propriétaires grincheux.

Il se mit à sourire dans son épaisse moustache, et son œil, son étrange œil de *Mongol* s'étirant en un biseau de glace qui scintille tout à coup au coin de sa tempe, darde un éclair malicieux.

— Il vous reste sans doute ça de votre famille, mademoiselle, car vous avez bien l'air d'une petite bourgeoise... vous qui savez faire du chocolat... (Songeant à son premier déjeuner, il ajoute, après réflexion, ne voulant pas tromper son monde) : Ça ne vaut peut-être pas l'absinthe, le chocolat, mais, tout de même, c'est assez fameux comme goût!...

Je ris, moi aussi; mais je suis un peu effrayée, sinon émue. Cet homme-là est un naïf terriblement amateur d'un absolu quotidien.

L'homme blessé est vêtu d'une façon tellement négligée qu'on le prendrait pour un ouvrier sans travail depuis longtemps, n'était son regard qui rayonne d'une étrange cruauté, indiquant chez lui l'habitude de parler de haut à tout le monde, comme quelqu'un qui aura toujours raison. Et il reprend, en examinant sa veste pleine d'accrocs, puis en essayant de draper autour de ses épaules

un affreux lainage blanc taché d'innombrables taches de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel se rencontrant généralement sur les comptoirs des marchands de vin :

— C'est comme mon cache-nez! Il est bien abîmé parce que je l'ai accroché de marche en marche jusqu'à la dernière, où il a failli m'étrangler. (Il réfléchit, semble très absorbé par une idée fort importante qu'il n'ose pas exprimer librement.) Et moi qui ai rêvé d'avoir un foulard neuf, un beau foulard en soie blanche! Oui, mademoiselle, en *soie blanche*, hein, je suis ambitieux?...

— Mais... les foulards sont toujours en soie blanche, cher monsieur! Vous n'exagérez pas.

— On dit ça! Et puis c'est presque toujours... je ne trouve pas le mot... attendez... ça va me revenir... (Triomphant) : c'est du *tramé-coton*. N'est-ce pas que je suis au courant des modes nouvelles? Oui, une belle illusion de duvet d'oiseau et de peau humaine! (Il rit, et son œil scintille sous son sourcil en broussaille.) Ah! Ah! du *tramé-coton*! C'est la vie, mademoiselle, moitié vérité, moitié mensonge! Je crois que j'aime encore mieux un torchon ressemblant à mon cache-nez

ici présent. J'ai horreur du demi-luxe...

— Je vous promets, moi, cher monsieur, que si vous êtes sage et ne buvez plus d'absinthe, je vous en donnerai un, en vraie soie... malgré la mode du *tramé-coton*.

— C'est charmant, mademoiselle! Les petites bourgeoises ont du bon, même quand elles s'imaginent qu'il est nécessaire de payer son terme. Je vous promets, moi, en retour, de ne plus penser à l'absinthe *du matin*... Pour ce qui est de celle *de midi*... je ne m'engage pas... ce serait vous mentir!

Ils sont tous les deux, pauvres bohèmes, dans le jardin princier du Luxembourg, devant la fontaine Médicis, et c'est le soir, un soir triste et doux où l'on sent déjà que vont se faire entendre :

*Les sanglots longs,
Des violons,
De l'automne...*

J'ai conduit là ce blessé dont on m'a confié la guérison, pour lui faire prendre un peu d'air pur... et ce poète à la fois naïf et désireux de ce qui lui paraît un grand luxe... c'est Paul Verlaine.

ON VA AU BAL

On va au bal des Quat-z-Arts.

Toute la jeunesse artistique du Quartier Latin est en émoi. Ceux qui ont de l'argent s'ingénient à faire compliqué ou très somptueux, et ceux qui n'en ont pas s'imaginent, à tort, que la simplicité ne coûte rien : pour une simple feuille de vigne en papier doré, on vous demande vingt sous chez le marchand d'accessoires de cotillon!

Jean Lorrain vint, huit jours avant le grand soir, me trouver et me poser la question :

— Et quoi qu'on se met?

Moi, je n'ai pas trente-six costumes. Je n'en possède qu'un : mon habit. Rien de plus simple et de plus économique. Un habit, ça dure au moins dix ans, en changeant les revers.

— Ça non! déclare péremptoirement le camarade Jean Lorrain, pourtant très peu porté sur les pudeurs vestimentaires. Quand

on va dans le monde, ça peut aller parce qu'on nous connaît, mais dans un bal public où l'on sera au moins cinq cents, rempli de modèles, de grues et de rastas de tout genre, je ne vais pas me compromettre avec un petit garçon qui a trop l'air... de ce qu'il n'est même pas! Faut trouver autre chose!

Je me rappelle, à propos, que j'ai, dans un vieux carton, une certaine tunique de mousseline blanche à pois brodés, un rêve très 1830 qui me vient d'une arrière-grand-mère parfaitement oubliée. En la raccourcissant, la tunique, en mettant des chaussettes, des souliers baby et une grosse ceinture de satin bleu, le tout surmonté de mes cheveux courts, frisés pour la circonstance...

— C'est ça, tout à fait ça! s'écrie Jean Lorrain enthousiasmé. Moi, un maillot d'un rose violent et un cache-sexe en peau de panthère que je trouverai chez un lutteur de Marseille. Une entrée sensationnelle, mon cher! Je te porte à califourchon sur mes épaules et... (gravement) : tu mettras un maillot aussi, bien entendu!...

On annonce aux amis ce prochain événement, en leur recommandant le secret.

Comme ils sont une vingtaine et tous, plus

ou moins, dans le journalisme, les racontars les plus étranges commencent à circuler et un méchant canard de l'époque insinue, dans un petit écho, que je serai en lutteuse de Marseille, pendant que Jean Lorrain se promènera en robe courte!

Le grand soir arrive.

Je me costume avec un soin méticuleux. J'ai tout de même ving-cinq ans et il faut avoir l'air d'en avoir à peine neuf ou dix. Le coiffeur m'a brûlé des cheveux en me frisant, ma robe est aussi courte que possible et j'ai remplacé le maillot par une culotte, genre caleçon de danseuse, en soie blanche, qui serre trop. D'ailleurs, comme je ne danse pas (je ne sais pas et n'ai jamais voulu apprendre), ça n'a pas d'importance, c'est histoire de continuer à porter des pantalons!

Je me rappelle que ce qui m'ennuyait le plus, c'était de sentir le brûlé à cause de mes cheveux trop bien frisés. J'avais beau m'asperger de *Foin coupé*, parfum en vogue, l'odeur n'en persistait pas moins, une vague odeur de laine de mouton roussie. Enfin, le nœud de ma ceinture est énorme, et les souliers sont, ni plus ni moins, des babys sans talon.

Ma concierge de la rue des Ecoles, la bonne et grosse Mme Pierre, monte quatre à quatre, littéralement affolée, car elle se mêle de tout ce qui ne la regarde pas dans le meilleur sens du terme.

— Mademoiselle! M. Jean Lorrain qui devait venir vous chercher est en bas, dans une voiture, presque tout nu, *entre deux agents* qui l'ont arrêté et qui viennent vous demander des renseignements, rapport à son métier de journaliste. Je crois que c'est pas ce soir que vous irez au bal!

Je descends, quatre à quatre, non moins affolée, parce qu'avec Jean Lorrain tout est toujours à redouter. Il aura exagéré, dans la rue, en venant à pied, pour économiser le premier fiacre!

Lorrain est, en effet, en voiture fermée, entre deux agents qui l'ont arrêté, et les menottes aux mains. Son maillot, couleur de vraie chair, est scandaleusement collant, malgré le caleçon de peau de panthère. Les deux agents, tâchant de garder leur sérieux sous leurs effroyables moustaches et leurs képis profondément enfoncés sur leurs yeux, sont pourtant trop déguisés (ou pas assez) pour que je ne reconnaisse pas tout de suite

le petit Oscar Méténier, un véritable secrétaire de commissaire de police, celui qui a pu emprunter les véritables menottes, et ce bon grand Alexandre Tanchard, admirablement grimé en sergent de ville.

On s'explique, on se tord. Mme Pierre, scandalisée, lève les bras au ciel, car elle n'y comprend plus rien, sinon que tout le monde est fou dans le royaume des lettres.

... Ce fut, en effet, une entrée sensationnelle au bal des Quat-z-Arts où Jean Lorrain me fit faire le tour des loges en me portant à bras tendus.

Puis, en me reposant par terre, il me dit, assez rudement, pour cacher son émotion :

— Toi, tu ne dois pas manger tous les jours pour peser si peu...

Je donne la recette gratis aux personnes soucieuses de conserver leur ligne!

UN RÊVE DE MAURICE BARRÈS

En ce temps-là, nous nous réunissions à une petite table de la brasserie du *Soleil d'Or*, pour échanger nos idées et pour parler de nos rêves, car nous faisons tous des rêves plus ou moins ambitieux.

Je vois encore cette petite table qui recevait, souvent, les grands coups de poing de l'idéal et sur laquelle des poètes encore en enfance balbutiaient leur génie. Elle se trouvait juste en face de la *Sainte Chapelle*. Il y avait d'abord la Seine, à l'eau trouble, qui recevrait, peut-être, un soir, le pauvre Lélian, plus ivre que jamais, et puis le farouche attirail de la justice qui présiderait aux débats qui s'élèveraient infailliblement entre Laurent Tailhade et la bourgeoisie de cette époque, laquelle n'admettait pas *la seule beauté du geste*.

Nos rêves étaient de différentes qualités.

Plus l'homme semblait le rêveur loin de toute la vie ordinaire, plus il semblait vouloir s'en rapprocher par la simplicité de ses conceptions.

J'ai entendu dire à Laurent Tailhade, en dépit du *Jardin des Rêves*, qu'il avait toujours désiré devenir... *capitaine de Gendarmerie* ! Jean Moréas relevait fièrement la pointe de sa moustache gauche en nous déclarant qu'il se sentait l'âme d'une *odalisque*.

— Et moi, disait Verlaine, je voudrais boire, tous les matins, un bol de bouillon ! Mais, vous savez, du vrai bouillon gras ! Vous me comprenez bien, fait *avec de la viande* !...

Et chacun se rapprochait d'un bonheur tout à fait ordinaire, tant il est vrai que l'on désire tout simplement ce qu'on n'a pas.

Ce jour-là j'avais amené un provincial, un *nouveau*, jeune homme, de dix-neuf à vingt ans, d'humeur sombre ou dédaigneuse, très prince des ténèbres, grand, mince, brun, avec des yeux fort beaux, mélancoliques, un nez un peu long, une bouche boudeuse et parlant rarement, d'une voix désagréable, quelquefois presque caverneuse qu'il semblait exagérer à plaisir.

— Et vous, monsieur, fit Tailhade, nous

apportez-vous un rêve digne de se faire casser la figure?

Laurent Tailhade n'admettait pas qu'on ne se fît pas casser la figure pour son idéal et le cher poète a, bien malgré lui, perdu un œil au jeu cruel de la réalité anarchiste, lui qui n'était pas anarchiste du tout, mais qui n'admettait pas qu'on pût reculer devant le danger du geste.

— Moi, répondit le nouveau venu, d'un ton de mélodrame, mon rêve parisien serait... d'aller au Bois à cheval, suivi d'un groom 1830, vous savez, ces petits pages insolents qu'on appelait : des *tigres*?

On se regarda un peu éberlué. Personne ne savait de quoi il retournait. Ce rêve, essentiellement mondain, indiquait, chez son héros, une qualité, ou un défaut de prétention tout à fait en dehors de la littérature ou des arts purs et accessibles aux simples mortels.

— Mais, dit quelqu'un, qui était peut-être moi, est-ce que vous avez l'habitude de monter à cheval?

— Non. C'est justement pour ça.

Je crois, alors, qu'il vous faudrait apprendre.

— *On n'apprend pas à devenir empereur,* répondit de sa voix trop sombre de beau ténébreux le jeune homme sans daigner s'expliquer davantage.

Et je me souviens de la bizarre impression que cette réponse fit à Tailhade qui, se penchant à mon oreille, murmura :

— Rachilde, en voilà un qui ne restera pas longtemps dans... nos plates-bandes, c'est un ambitieux, et il ajouta : ou tout simplement un bleu de province... Où l'avez-vous trouvé ?

— Dans le salon de ma mère ! répondis-je, de très mauvaise humeur.

Et le plus curieux, c'est que c'était vrai.

Je n'aime pas à parler de moi. J'ai peut-être le défaut contraire aux *femmes de lettres* qui commencent par s'intéresser à elles, avant d'essayer d'étudier la vie autour d'elles ou d'atteindre le rêve très au-dessus d'elles. Nous ne sommes pas faits, nous autres, les romanciers, les historiens, les conteurs, pour exister par nous-mêmes, nous sommes destinés à *réfléter* ; nous ne vivons pas, nous sommes des *miroirs*. Mais il nous devient permis de parler quand nous sommes déjà *morts*, c'est-à-dire... *transparents*. Je crois avoir le droit

d'être libre dans mes appréciations sur les autres, parce que j'ai quatre-vingt-six ans et qu'à cet âge une femme est morte, sinon comme cerveau, au moins comme femme.

En venant à Paris pour y travailler, non pas pour ce que certains appellent : arriver, je n'avais pas du tout l'idée de placer des articles, des contes ou des romans, j'avais l'appétit de vivre librement et de donner à mon cerveau des vacances. J'en avais fini avec toutes les restrictions de la province. J'avais la permission de mon père, un grand soldat, un héros très obscur de 70, mais *un vrai*, qui savait où était le devoir, ne se contentait pas de phrases et disait dans un lachisme terrifiant : *Fais ce que tu voudras, mais n'oublie jamais d'être la plus brave. On n'a jamais le droit de se plaindre... pas plus les femmes que les hommes.*

Ma mère m'avait suivie, poule attentive couvant des yeux le jeune canard qui se fichait à l'eau. J'avais mon appartement (minuscule), 5, *rue des Ecoles* et elle avait le sien (sommptueux), 12, *quai Bourbon*. Elle recevait, moi aussi, pas les mêmes gens.

Maurice Barrès vint me trouver le lendemain et me dit :

— Alors, vous savez monter à cheval ?
Vous pouvez jouer le rôle du groom 1830 ?

— Mais oui... depuis l'âge de sept ans !
Mon père m'a mise sur l'encolure du Pacha, sa monture de guerre, un animal pas commode où je me suis tenue comme j'ai pu, car il me secouait comme une mouche.

« ... Et voilà pourquoi je m'habille en homme ici, parce que là-bas, à cause des promenades matinales, j'étais toujours en pantalon de treillis l'été, l'hiver en culotte de velours de chasse. L'amazone c'était bon pour les grands jours quand on portait *le bouton*, mais ce qui, en province, dans le monde des chasseurs, semblait tout naturel, parce que j'étais chez moi, dans une immense propriété, ici, à Paris, fait scandale parce que je descends dans la rue. Vous comprenez bien ?

— Non. Mais je ne discute point. Vous allez faire le groom. Vous me suivrez tout en me conduisant...

Je me mis à rire et on se rendit en fiacre chez un vieux jockey qui s'était, jadis, brisé la jambe en sautant une haie à Longchamp, et qui avait un manège à l'entrée du Bois de Boulogne où il louait des chevaux de selle

aux amateurs ne possédant pas leur écurie particulière.

Ce vieux jockey, très laid, mal élevé et tout de même très intelligent, se mit à tiquer en regardant Maurice Barrès arrivant ganté, cravaté, ayant coiffé un gibus gris perle absolument comme sous *Louis-Philippe*.

Il me connaissait, le vieux singe, mais ce nouveau client trop mondain, quoique provincial, pour son flair de vieux routier des courses, l'effara et le rendit perplexe. Quand il lui entendit demander le *grand blond* au moment de choisir le cheval qui lui plaisait au lieu de dire *je veux l'alezan*, il me regarda désemparé. De mémoire de jockey il n'avait entendu appeler un cheval de robe *alezane* le grand blond!

— Qui c'est? votre parent ou votre ami? Il n'a jamais tenu une cravache, certainement, mademoiselle Rachilde, et si vous n'étiez pas son répondant je ne lui confierais pas le plus mauvais de mes *canassons*.

Ce fut bien pis lorsque Barrès fut en selle après combien d'essais malheureux.

Le vieux jockey en levait les bras d'horreur au milieu de son manège. Quand au *grand blond*, il se réservait pour une bonne blague...

Modestement, je choisis un petit *bai brun*, d'allure discrète, et je me mis en selle, en levant la jambe à la hauteur de mon épaule, ce qui m'était facile avec mon costume de collégien. Et on partit... au pas.

Maurice Barrès, dans son rêve 1830, moi très inquiète pour la suite de l'aventure.

Tout se passa à peu près bien jusqu'à la Cascade. Certains cavaliers se retournaient et les amazones étant très rares, le personnage 1830 n'avait certainement pas le succès que lui valait le costume Louis-Philippe.

Et tout à coup le *grand blond*, autrement dit *l'alezan*, qui commençait à montrer le blanc de l'œil, tel un cheval de mauvaise humeur, ce qui se dit dans ce cas-là : *être sur l'œil* à propos de l'humeur chevaline... subitement s'arrêta... et ne voulut plus risquer le moindre pas... *rien ne put le faire démarrer*. Il avait absolument l'air de poser pour une statue équestre.

Et Maurice Barrès, au bout de sérieuses difficultés... dut descendre, c'est-à-dire presque tomber de son haut!

— Je crois que vous ne serez jamais empereur! lui dis-je en prenant les rênes du *grand blond* pendant que le *beau brun* méditait sur

le sort que réservent les chevaux, peut-être rétifs, aux triomphateurs du lendemain.

Maurice Barrès a-t-il songé à cette promenade quand il admirait le fameux cheval noir du général Boulanger?

LA GALERIE D'ARSÈNE HOUSSAYE

... En entrant, toutes ces belles chairs nues vous émeuvent, toutes ces jolies peaux humaines qui tapissent sa galerie de tableaux vous donnent le frisson. Des divans sont au-dessous et lorsqu'on est assis on n'est vraiment pas tranquille d'avoir tant de Vénus dans le dos!

Cependant une douceur profonde règne. On éprouve comme une sensation de transport dans un conte des *Mille et une nuits*, et la lumière, tamisée par des tulles, vous semble comme des rideaux d'alcôve. Mais les scènes un peu trop vives s'atténuent parmi des cadres tellement somptueux qu'ils détachent de toute la vie possible le pauvre mortel tout ébloui de la vie plus ou moins factice de la beauté surnaturelle, de la beauté mythologique.

Les meubles s'encombrent de bustes et de

statues. On a peur de déranger tout ce peuple de divinités. On a peur de réveiller des délicieux corps blancs, on balbutie malgré soi et, devant ces luxes du nu plus ou moins intégral, on est inquiet de se sentir mal habillé dans une robe plus ou moins à la mode...

Arsène Houssaye a la coquetterie de se vieillir. Il prétend être *un médaillé de Sainte-Hélène*. Il vous dit cela avec un sourire ciselé finement dans l'argent de sa barbe patriarcale, avec un sourire jeune et doux qui fait qu'on y croit à demi. C'est un grand vieillard mince, aux yeux bleus, dont l'accueil est d'une bonté charmante. Il parle bas, mais souligne certaine phrase de ce même sourire qui est une lueur et une promesse. Il m'écoute en caressant son chien, son favori, un chien que les Parisiens connaissent bien et qu'on salue comme une personne quand il fait, au bois, son tour du lac.

Le costume négligé d'Arsène Houssaye, cet homme de toutes les élégances, est au moins extraordinaire : un coin de feu rouge, en satinette un peu usée aux coudes, des pantalons gris et des chaussures de toile, des *Biarritz* (sorte d'espadrilles de plage). Il se promène dans sa galerie de tableaux, peut-être unique

au monde, comme un étranger qui en néglige les valeurs... parce qu'il est en négligé lui-même. Je m'imagine qu'il ne se donne plus la peine de plaire. Son chien, qui semble vêtu de velours et de soie havane, se prélassa sur tous les divans en ayant l'air de penser, tout au fond de ses yeux couleur d'or et d'ambre : « Nous savons bien, va, que tu es fatigué, depuis longtemps, de toutes les élégances vestimentaires... et moi, ton meilleur ami, j'ai, du reste, toujours la même fourrure! »

« Mais oui, Mademoiselle Rachilde, je vous donnerai votre préface pour *Monsieur de la Nouveauté*, ne vous tourmentez pas. Vous êtes si jeune que j'ai grand honte, moi, parler de vous, un barbon de... » Et il ne dit pas son âge! Il écrit depuis un demi-siècle, c'est le seul aveu qu'il ose faire. Aurai-je ma préface? Je m'en vais bien inquiète. Mon Dieu, toutes ces femmes nues qui l'entourent et qui, du haut de leur cadre, lui font une garde d'honneur!...

Est-ce que son amour pour la beauté peut aller jusqu'à protéger une pauvre petite fille... très bien, trop bien habillée?

Et si je n'ai pas une belle préface pour mon

premier livre, est-ce que Dentu, le grand éditeur, le prendra?

Malgré moi, n'osant plus rien dire, je saisis la tête du beau chien et je l'embrasse sur une de ses oreilles de soie.

UNE VISITE CHEZ SARAH BERNHARDT

Nous allions chez la grande Sarah que je n'avais jamais vue qu'au théâtre, de loin! Que l'on pense à l'émoi d'une gamine de dix-sept ans qui arrive de sa province et qui a rêvé devant un portrait de cette femme, laquelle femme, à ce moment-là, remplissait le monde entier de sa gloire et aussi de ses excentricités!

J'avais le cœur serré. La veille j'avais entendu l'artiste et elle m'avait fait peur parce que je ne comprenais pas grand chose, moi, au grand art du théâtre. Les moments les plus dramatiques étaient toujours les derniers de la bête qu'on forçait à la chasse et où elle tombait égorgée par mon père sinon dévorée par nos chiens. C'était du moins mon point de vue de rêveuse qui ne connaissait guère de décor romantique que la lune derrière le feuillage des grands saules de l'étang, devant ma maison de naissance, un ancien monastère où l'on pouvait rêver de tout, excepté, certainement, d'une actrice jouant

Phèdre!... Les décors de nature les plus terriblement impressionnants sont ceux qui, justement, ne contiennent pas d'acteurs et encore moins d'actrices. On attend toujours la pièce...

Ma cousine, Marie de Saverny, directrice d'un somptueux journal de modes où elle essayait d'élever les femmes... puisqu'elle intitulait sa revue : *L'Ecole des Femmes*, m'avait déclaré péremptoirement : « C'est elle qui vous fera obtenir une préface pour votre premier livre; sans ça, vous n'aurez jamais d'éditeur! »

Au fond du coupé, une voiture qui allait dans les ténèbres d'un jour de pluie, je n'apercevais guère que les reflets émeraude du Lophophore sur sa toque de loutre; ce petit oiseau transi dans la fourrure semblait vivre... et regretter sa liberté. Je me disais, encore bien loin de mon audace provinciale et encore plus loin de toute espèce de comédie mondaine, comment je m'y prendrais pour plaire à la plus grande capricieuse du siècle! Le matin même, j'avais lu un petit article bien parisien intitulé : *Les heures célèbres de notre temps* : « Midi : M. Grévy, Président de notre République, fait sauter la bande de la Répu-

blique française. Une heure, Gambetta coupe son deuxième cigare. Deux heures, Mme Adam donne audience à M. Bourget. Trois heures, Philippart prend un train (!) Quatre heures : la bourse baisse à cause de ça ! Cinq heures, Sarah Bernhardt reçoit...

Brusquement le coupé de ma cousine s'arrêta. Elle avait une voiture à cause de *l'Ecole des Femmes*, demeurant 11, *avenue de l'Opéra*, parce qu'on se doit d'avoir une voiture à soi, ce qui m'étonnait beaucoup (chez nous on en avait trois) et ne me paraissait pas nécessaire, étant donné la grande abondance des fiacres.

... « Cinq heures, Sarah Bernhardt reçoit »... Est-ce qu'elle nous recevrait ?

Je sautai, tout étourdie, devant une porte cochère grande ouverte et nous pénétrâmes dans une cour étroite où, malgré la pluie toujours battante, un tapis garnissait un large perron de marbre, un tapis de Smyrne, aux terribles couleurs de sang et, aussitôt entrées dans l'antichambre, les folies macabres commençaient : dans une chaise à porteur, un hideux pantin de grosseur naturelle nous montrait la dépouille d'un singe habillé mais mort, pendant hors de la portière avec

une expression lamentable, un sourire vraiment macabre!

Faire accueillir les gens par un fantoche, et quel fantoche! J'étais glacée d'horreur!

Une femme de chambre, ayant un bouquet au corsage, nous introduisit dans un boudoir d'attente. Les appartements sont très sombres, les plafonds sont élevés comme des voûtes d'églises. Les fenêtres ont des vitraux anciens ornés de grosses lentilles jaunes. Il est, je crois, impossible de ne pas ressentir sinon un religieux respect, tout au moins une salutaire terreur en reflets de drames déjà connus.

On nous annonça à mi-voix, comme ayant l'angoisse d'un refus possible de la divinité pourtant présente. Ma compagne me poussa et j'osai lever les yeux. Le vaste salon, le temple, était plein d'énormes bouquets, et nous venions précisément, paraît-il, le jour anniversaire de sa naissance. On avait empilé tous ces paquets odorants autour d'elle : je la vis, en buste, par-dessus les fleurs. Derrière elle flambait un feu énorme et dans son blanc déshabillé de satin, elle m'apparut comme un grand lys héraldique sur un fond d'or. Sarah Bernhardt est grande, mince et souple;

L'adjectif *maigre* n'est pas de mise pour elle. Ses bras sont flexibles, sa taille est élancée, mais la grâce *almée* de sa personne enlève toute idée de maigreur réelle. Sa figure est d'un ovale très parfait, presque rectiligne, son nez long mais bien dessiné donne de la noblesse à son profil. Elle ne se coiffe pas. Elle laisse tomber ses cheveux jusqu'à ses paupières et on aperçoit à peine ses yeux lumineux, tantôt verts, tantôt bleus, sous ce brouillard d'un blond chaud, peut-être roux. Sa bouche est large et pourpre sans aucun fard (en ce temps-là l'effroyable mode du rouge à lèvres ne pouvait courir ni les rues ni les salons). Ses dents brillent d'avance de ce qu'elle va dire. Elle me paraît tout à coup d'une simplicité charmante. Est-elle heureuse de se reposer des grands gestes et des grands mots? Elle n'avait, sur son costume blanc, presque monacal, qu'un large croissant de diamants. Son accent est naturellement d'une netteté remarquable mais tout de même l'actrice n'intervient pas quand elle dit : *bonjour*.

Il y avait près d'elle, assis sur un pouf, la jambe croisée, un jeune docteur italien qui ne la quitte presque jamais. Est-elle souf-

frante? Cela se pourrait à cause de son aspect un peu irréel. Elle ne fait pas une présence, mais une apparition. On ne peut pas dire d'elle qu'elle est belle ou jolie, elle surprend, elle étonne et elle s'empare de toute votre curiosité parce qu'on s'attend à des choses qui ne sont pas d'une créature humaine. Elle porte, autour de son col, qu'elle détache de sa personne comme un nuage qui la retranche de la terre, la fameuse *ruche Sarah Bernhardt*, mousselines et dentelles très moussieuses, plaçant son visage très loin de toutes les toilettes possibles, une face planante d'astre ou de fée.

Il y a des portraits d'elle un peu partout qui ne lui ressemblent que par les rôles dans lesquels on la représente. Un surtout me frappe, signé par Louise Abbéma, la montrant dans un costume très sombre où se détache toujours *la ruche* estompant le visage comme une nuée éclairant pourtant l'ombre d'une aurore couvant sous des rideaux tirés mais si transparents...

Elle me parle et elle me promet qu'elle fera son possible pour avoir cette préface, puis elle ajoute :

— Vous savez, ma petite fille, vous aurez

ce que vous voudrez bien. Rappelez-vous que la seule loi de la vie d'artiste est de vouloir avec passion ce qu'on veut mais de ne jamais oublier le chemin qu'on a déjà pris... *dut-on le tracer soi-même avec ses pieds nus.*

Je n'ai jamais oublié cette phrase mais je ne sais pas si elle l'avait tirée d'un de ses rôles tant elle avait dit cela naturellement, de sa voix tout de même un peu métallique. Ma cousine s'excusa de ne pas avoir apporté de fleurs un jour de fête anniversaire. Alors, de son geste enveloppant, Sarah m'entoura les épaules et dit dans un rire charmant de bonne grâce presque maternel :

— Ne m'avez-vous pas apporté le bouquet de cette Marguerite de seize ans! Pourvu, mon Dieu, que Paris ne fane jamais ça!

... Et j'emportais tellement de soleil dans le cœur que je n'entendis pas la pluie au sortir de cette maison et que je ne revis pas même la grimace du singe mort de l'entrée.

LES GRANDES MANOEUVRES

J'arrête ici mes *souvenirs littéraires* pour...
monter à cheval!

Ai-je déjà dit que j'avais été élevée comme un garçon, parce que je n'étais qu'une fille, très faible, physiquement, mais possédant une certaine force morale?

On m'avait appris à vaincre la peur, à ne jamais avouer mon impuissance à réaliser un tour de force, malgré mon dégoût de toute entreprise un peu hasardeuse, et il me fallait, bon gré, mal gré, essayer de me dépasser moi-même, ce qui ne tendait guère qu'à devenir, tout simplement, un bon acteur sachant jouer son rôle.

Mon père, qui fut l'idole de mon enfance, n'appréciait que le courage et n'accordait d'attention à ce garçon manqué que lui représentait sa fille, que lorsqu'il le sentait capable d'exécuter un ordre ou de respecter une consigne!

Je n'ai pas été soldat, mais j'en ai fait le métier. Au fond, le cerveau n'est qu'une mécanique, d'un très délicat rouage, mais pour le remonter au ton voulu, lui donner la valeur d'un cerveau d'homme, il suffit peut-être de l'habitude, cette seconde nature. J'avais trop lu, et tellement de choses inutiles, sans direction, sans conseil, au hasard de mes découvertes, et il me fallait maintenant endiguer la marée de mes connaissances d'écrivain, pour trier, dans mes lectures, surtout mes rêveries d'après lectures, ce qui pouvait m'être bon comme fortifiant et surtout remplacer ce qui pouvait me manquer.

Comme toutes les femmes nerveuses, j'avais peur des choses que je ne comprenais pas, et qui prenaient, dans mon imagination, des proportions surnaturelles. Je vais dire quelques mots de mon éducation religieuse, qui fut très mal dirigée vers les trop grands problèmes de la survie, car l'on m'apprit, d'abord, à entretenir certaines relations avec les morts, sans même avoir le soin de m'avertir que j'étais libre de me soustraire à ce contrôle de l'*au-delà*, qui n'était même pas un commandement de Dieu, autorisé par l'Eglise et enseigné par l'humble catéchisme du curé de

mon village, un saint, certainement, mais un doux paysan tout à fait incapable, lui, de lire les auteurs défendus et de les défendre à son tour.

J'ai eu pour précepteurs (je ne suis jamais allée en pension) deux prêtres absolument différents l'un de l'autre : l'*abbé Granger*, ce naïf qui me fit faire ma première communion, puis l'*abbé Raoul*, un jésuite d'une instruction et d'une éducation vraiment parfaites mais, dans son genre, aussi sévère que mon père, lequel jésuite compliqua quelque peu ma mentalité!

— Pour la vertu, me déclarait l'*abbé Granger*, rien n'est plus facile que se toujours bien conduire : il n'y a qu'à dire *non* !

— Quand un beau diseur de fadaïses vous entreprend, me répétait l'*abbé Raoul*, il convient de l'écouter avec le sourire *sans jamais* rien lui répondre!

L'*abbé Granger* me tutoyait, comme il tutoyait tous les enfants de nos fermiers.

L'*abbé Raoul* me disait : *Mademoiselle*, et ne me regardait jamais en face.

Ma grand'mère, très dévote, avait introduit chez nous ce dernier durant ce qu'on appelait en ce temps-là : les persécutions

religieuses, ou la fermeture des congrégations. Il y resta deux ans, mais ne parvint jamais à m'empêcher de lire, car si j'avais la clé de la grande bibliothèque de mon grand-père... ce n'était pas à lui que je me confessais!

Ma grand'mère *Isoline* (ce nom me semble tout un programme!) et mon grand-père faisaient *tourner les tables* en toute innocence, parce qu'ils s'imaginaient la protection des *esprits* défunts très nécessaires aux leurs, et ce bon journaliste, qui avait été un farouche *en 48*, ne voulant même pas permettre à un évêque de se révolter en face d'un sacrilège (l'introduction de mon arrière-grand-père dans une église qu'il avait reniée en se mariant, sous la Révolution), il frappait, à présent, humblement, à la porte de l'*autre monde*, en murmurant : *Cher esprit, êtes-vous là ?...*

Quant à ma mère, partagée entre son piano et son métier à broder, instruments répondant tous les deux à ses besoins d'activité cérébrale ou mécanique, elle ne voyait pas la nécessité de s'occuper de sa fille.

— Fais ce que tu voudras, Marguerite, tu n'échapperas jamais à la malédiction qui

pèse sur nous. Tu es la dernière des *loup-garous* et tu feras le malheur de tous ceux qui t'approcheront! J'ai essayé de t'apprendre ce que je sais, mais tu es le contraire même d'une artiste, et si tu peux lire et écrire, c'est bien dommage, car ce ne sont pas là *des arts d'agrément!*... au moins pour les autres! Ce sont des distractions d'égoïste.

Ma mère qui, plus tard, devait perdre la raison, ne croyait ni aux anciens morts ni aux nouveaux vivants, et négligeait de me diriger vers aucun but : pas plus le ménage que l'art. Il m'aurait cependant fallu obéir à quelqu'un qui me défendît d'écrire à la lueur de la lune, par exemple, et de ne rien faire avec l'excès d'une mauvaise volonté érigée en caprice.

Quant à mon père, devenu sourd, et presque muet, il se contentait de fuir.. au grand galop de *Diane* ou du *Pacha*, un intérieur où l'on ne rencontrait jamais que des discussions inutiles, ayant pour but la réfutation de l'absurde, sinon le maléfique surnaturel qui n'était ni Dieu, ni une religion quelconque, mais bien plutôt une atmosphère empoisonnée par des pratiques sentant vraiment le mauvais sortilège.

Et il m'arriva une aventure qui me parut merveilleuse, quoique très peu littéraire : il y eut les *grandes manœuvres*; une aventure fort peu à la taille d'une jeune fille se destinant aux lettres, mais que je n'hésite pas à mettre au rang de mes meilleurs souvenirs.

Il m'était permis de prendre un cheval pour aller de notre propriété du *Cros* à la ville de *Périgueux*, chef-lieu de la Dordogne, mon pays de naissance, et d'y aller seule à quinze ou seize ans. Je conduisais *Lison*, ma jument, se mettant aussi facilement à la voiture qu'à la selle, une brave bête, jolie, souple, très docile, et surtout d'une intelligence très au-dessus de son métier de cheval obéissant. C'était, *Lison*, une jument bai-brun, dont la queue longue et touffue révélait son origine arabe, choisie et dressée par mon père, toute jeune; elle était une merveille de compréhension animale et la sécurité même en fait de monture. Si elle avait très peur de mon père, et surtout du *Pacha*, ce noble coursier qui avait fait la guerre de 70, elle s'entendait merveilleusement avec moi, et choisissait elle-même son chemin dans les bois, en se bornant à tourner la tête aux carrefours où j'aurais pu douter de ma direction.

Elle était gourmande, et quand j'allais à l'écurie elle flairait mes mains, attendant ou un morceau de sucre, ou une tranche de carotte, régal qu'elle préférait, de beaucoup, à toute avoine possible.

Les domestiques, mâles ou femelles, déclaraient qu'elle était capricieuse, mais elle avait conscience de sa dignité : c'était *mon amie*, et non pas un cheval de manège, elle savait très bien que personne, *au pansage*, ne pouvait me remplacer, et c'était moi qui lui faisais sa toilette des grands jours.

Alors, un matin, je suis descendue, vêtue comme pour une promenade dans les bois *Feytaud* (ces bois portent encore, sur le cadastre, le nom de mes grands-parents), mais j'allais à Périgueux, pour voir le rédacteur en chef de l'*Echo de la Dordogne*. Personne, chez moi, ne me demandait jamais où j'allais; on pensait, assez souvent, depuis que j'écrivais, que je ne reviendrais pas.

Un temps de galop. Puis une trotte sage dans la montée, vers le pont du chemin de fer.

Lison n'aimait pas le sifflet des trains, mais elle faisait une très belle entrée en ville, et elle aimait à ce qu'on la regarde danser un

peu de côté, tout en faisant très attention aux enfants.

La rédaction de l'*Echo de la Dordogne* était située dans une petite rue sombre, où l'on pouvait venir à cheval, mais pas en voiture. Même en cabriolet, on n'y tournait pas.

Ce jour-là, j'étais armée de pied en cap pour soutenir mon rôle et je redoutais la prudence de mon rédacteur en chef, pour lui demander la permission de faire une folie... dont je me sentais très capable.

Le directeur de l'*Echo de la Dordogne* était un grand garçon un peu triste, d'allure extrêmement pondérée, ne s'animant jamais, ne blâmant jamais, et sachant son métier d'écrivain averti, tout en évitant les polémiques d'ordre (ou de désordre) local. Il avait accepté ma copie, mes articles ou nouvelles de ton hardi sans émettre une réflexion, la première fois un peu étonné de leur allure qui ne décevait aucun âge ni aucun sexe, et quand il vit arriver un jour le *garçon manqué* chez lui, il eût peut-être peur du phénomène, mais ne le lui laissa pas voir. Je dois à cet homme bien élevé et de grande érudition les meilleurs conseils littéraires que j'ai reçus.

Quand j'étais *en homme*, il ne discutait

jamais avec moi mais souvent insinuait qu'il serait bon de dire à Mlle Rachilde de faire attention à *la presse avancée*.

Quand j'étais *en femme*, il me chargeait de ses amitiés pour *mon frère*.

Au fond, ne le voyant jamais que pour des discussions sur des sujets littéraires, il semblait ignorer ma qualité de... riche héritière qu'on aurait tout de même voulu marier de bonne heure pour éviter la fuite à Paris. Et il ne me fit jamais la cour.

Alors, voilà, je venais là ce matin, avec des bottes de chasse et une cravache, pour lui demander : *de me confier le reportage des grandes manœuvres d'automne, exercices militaires extrêmement fatigants*, même pour un garçon très entraîné.

Assis derrière son bureau encombré de paperasses de tous les genres et surtout de multiples épreuves encore humides de l'encre de la presse, il eut tout de même un haut-le-corps.

— Toute seule ?

— Non, avec mon père, parce qu'il est invité par le général B. Desportes à faire partie de son état-major; seulement... il ne veut pas y aller sans son fidèle *Berger*; vous

comprenez, quand on est sourd... et puis il prétend que... *l'armée territoriale* (une invention de ce temps-là) n'a rien à faire dans les grandes manœuvres.

Ahuri, peut-être plus qu'il ne voulait le montrer, mon rédacteur en chef me contemplant probablement comme il aurait regardé un hérisson, sans trop savoir comment le prendre, en admettant qu'on puisse chasser le hérisson.

Ce fut un grand débat :

— Je ne doute pas de la ponctualité de vos articles, mais j'ai peur des accidents, mademoiselle, et en acceptant votre travail de reporter, j'en deviens responsable... Maintenant, si monsieur votre père vous accompagne...

Je finis par gagner la partie, et ce fut *Lison* qui fut plus malmenée que moi, car je revins au Cros au grand galop.

Mon père, après avoir réfléchi, abandonna son fidèle *Berger* (son ancienne ordonnance qui l'avait suivi dans sa retraite) pour m'amener à sa place et j'eus la terrible perspective d'avoir... à seller *Lison* moi-même.

Quant au *Pacha*, mon père s'en chargeait. Les deux chevaux furent embarqués dans

un wagon, en gare de *Château-l'Evêque*, pour la destination de *Thiviers*, *château de Vaucoucourt*, quartier général de ces grandes manœuvres; une heure, à peine, de voyage. Le *Pacha* en avait vu d'autres, au siège de *Metz*, où il avait mangé des lanières de cuir *en guise de foin!*...

THIVIERS AVANT LE SIÈGE

(17 septembre 1879)

Cette guerre commence par une fête agricole!...

Si nous y allons trop tôt, on nous prendra pour des amateurs de betteraves primées; si nous y allons trop tard, nous ne trouverons plus de place, et puis il nous faudra traverser les autorités, des autorités qui n'aiment pas qu'on les traverse! Si nous nous mettons sous les arbres... il nous tombera des chenilles, et si nous nous mettons en plein soleil, nous aurons trop chaud... il va faire orage, certainement! C'est toujours comme ça, quand il y a une fête... Ma grand'mère Isoline, qui me conduit aujourd'hui (demain, ce sera *Lison!*) a mis sa toilette de soie prune garnie de jais, et moi, je suis condamnée à la mousseline blanche! Une robe qui ressemble à une première communion, malgré une énorme ceinture de soie bleu ciel. J'ai un chapeau *Niniche*

à la mode, garni de roses pompons... et là-dessous, je suis pâle à faire peur! Pleuvra-t-il? ou bien fera-t-il un soleil à faner même des fleurs artificielles?

J'entends ma grand'mère qui parle de ce pauvre Urbain (mon grand-père) qui doit siéger à la Justice de Paix (il est juge de paix) pour son malheur et rendre des arrêts entre des voleurs de lapins et des plaignants qui gesticulent à rendre le plus conciliant des juges complètement fou. De temps en temps on perçoit les cris aigus d'un jeune cochon qui proteste contre les mauvais traitements de son gardien.

La fanfare débute.

Il y a aussi les pompiers qui sont tout neufs.

Il y a des discours... qui ne sont pas neufs...

Je pense, malgré moi, à la fermeture de mon encrier de voyage, que j'emporterai, avec le papier nécessaire. Je remettrai au net, après le premier gribouillage. C'est que demain... j'entre en campagne.

— Tiens-toi droite, Marguerite, murmure ma grand'mère. Avec toutes ces histoires de *grandes manœuvres*, on te regarde et on

n'y comprend rien. M. Theulier, le maire, m'a dit...

Je ne sais pas ce que M. le maire lui a dit, mais je sais bien que mon encrier ne ferme pas hermétiquement. Quant à gri-bouiller au crayon ? Merci... je n'y reconnaî-trais plus rien à l'étape.

Il y a des protestations. Un gros proprié-taire a insinué que ces *grandes manœuvres*-là feraient beaucoup de tort aux prochaines récoltes.

Et on a parlé des mamelles puissantes de la terre de France. Dame ! un comice agri-cole, c'est une chose sérieuse. Non seulement on y parle de progrès chez les bœufs de labours, mais encore il y a les récompenses : un gosse de *treize ans* a reçu un *aiguillon* d'honneur parce qu'il peut arriver à labourer tout seul...

Et puis il y a une quête pour la Sainte-En-fance. Et puis il y a un autre garçon qui grimpe au mât de cocagne pour décrocher une timbale ; c'est le petit commis de la grande épicerie qui fait le coin de la place. Ma grand'mère le connaît bien, même qu'on a failli le renvoyer de chez ses patrons parce qu'il volait des sardines.

Et puis un remous de foule endimanchée qui se porte sous la tente abritant les autorités parce qu'il tombe une averse.

Et puis... Ah! ça c'est plus sérieux! Voici une première estafette. Ce premier soldat de la guerre *de demain* arrive en plein comice telle une vraie bombe. On pousse des cris de joie ou d'effroi, on ne sait plus bien. Tout ce qui est militaire fait toujours très peur aux paysans. Quand on parle au cabaret, ça peut encore aller, mais, comme ça, en pleine fête, alors qu'on a amené si difficilement des animaux gras jusqu'à ce champ de foire?

Le maire s'est détaché des autorités pour aller recevoir l'estafette, et un colloque animé s'engage :

— Vous avez tout le château pour vous loger. Ça peut vous suffire.

— L'état-major, oui, mais il y aussi le reste.

— Le reste? Mais c'est l'armée; je pensais qu'elle pouvait coucher dehors, histoire d'apprendre à se mouiller!

M. le maire est un homme encore vert, qui ne comprend pas les demi-mesures.

— Il y a les fourriers et les secrétaires,

aussi les *correspondants*... balbutie l'estafette, qui a soif.

Je dresse l'oreille malgré moi. J'en suis un, moi, de *correspondant pour les grandes manœuvres*. Qui donc s'en doutera à voir la pâle jeune fille en robe de mousseline?... Allons, demain, ce ne sera plus le comice... ni les discours, ni les cris plus ou moins perçants du petit cochon maltraité; ce sera...

... Pourvu que mon encrier de voyage ferme mieux! Enfin, on rentre. Demain, je n'aurai plus de robe en mousseline à mouiller et je serai en selle pour toute la journée. J'ai presque envie de tresser la queue de ma *Lison* avec des rubans bleus, tout de même un peu moins larges que celui de ma ceinture.

Nous rentrons à petits pas. La grande rue est toute pleine de beau monde sur les trottoirs et, au milieu, des paysannes qui couvrent leurs bonnets neufs de leurs mouchoirs de couleurs vives, pour ne pas les abîmer. On se salue et on se retourne.

— Voyons, Marguerite, la femme du notaire qui te fait signe, et puis les Bardon! Ils savent beaucoup de choses, ces gens-là. Ils sont des lecteurs de l'*Echo de la Dordogne*, et... si tu devinais ce qu'ils pensent,

tu te tiendrais un peu plus sur ton *quant à toi*. Tu verras, plus tard, le tort que ça te fera, pour ton mariage. Enfin, heureusement que ton père sera là... Ah! je n'en dormirai pas de la nuit.

Moi non plus... à cause de cet encrier qui ferme si mal...

UN HÉROS DE ROMAN

Avant de monter à cheval pour faire, non pas la guerre, mais son apprentissage, un simulacre à l'usage d'une jeune fille intrépide, je veux parler ici de mon père, puisque j'en ai l'occasion et que j'en ai à peine indiqué la silhouette dans mes romans ou mes nouvelles du temps jadis (1).

On ne connaît bien ses parents que lorsque, les ayant perdus, on atteint leur âge, et qu'ils vous reviennent à l'esprit comme des remords, des regrets de les avoir mal jugés, ou comme des signes d'une vie antérieure qu'on n'a pas pu comprendre, parce qu'on était sans aucune expérience de la valeur d'une âme toujours fermée à une autre âme. Cet homme-là était un héros de roman ! Pourquoi n'ai-je pas deviné que ce sombre personnage était surtout endurci par les malheurs

(1) Voir *Les Rageac*, Flammarion, éditeur.

de son état de guerrier et que s'il ne s'expliquait jamais, c'est parce qu'il était justement un *fatal*, le savait bien, et qu'il mettait son point d'honneur à ne pas chercher à prouver sa raison de demeurer un incompris.

Mon père était né en Périgord et n'avait pas de nom propre, parce qu'il était le fils naturel d'un de ces *hobereaux* de province (le mot *hobereau* n'est pas français, mais dit bien ce qu'il veut faire entendre à une oreille française), un de ces nobles absolument inutile à la société, parce qu'il est l'objet de luxe sans emploi et presque toujours nuisible. Le beau D'Ormoy, disait-on du temps de ce personnage, qui était marquis comme un oiseau de grande volière a des plumes sur la tête, une aigrette qu'on ne peut admirer que sous des coups de bec. Que faisait le beau d'Ormoy? Il faisait des victimes chez les femmes... Riche, très peu enclin à la vocation militaire qu'on lui destinait, il était surtout dépensier, coureur de jupes et ne pouvait guère se plaire longtemps au même amour. Je n'ai pas eu d'autres renseignements sur sa vie privée que les racontars, d'ailleurs tendancieux, de mes grands-parents, ennemis nés de toute espèce de noblesse qui n'était pas de *robe*, et qui ne

voulait, en rien, céder la *toge* à l'*armée*. Il fit, hélas! la conquête de la lectrice de Mme de Lidonne, une pauvre fille sans fortune, une de ces jeunes orphelines que les riches protégeaient pour leur jolie figure ou leur science de la bonne compagnie, de ces sacrifiées à la fortune des voisins qui n'ont d'autre rang, dans la vie, que le tabouret à la cour ou le petit banc de l'amitié limitée à la vie de famille, car, jadis, il y avait beaucoup de place dans les grandes maisons de province. Je n'ai jamais connu à ma grand'mère *paternelle* que le nom de Jeanne Eymery ou *Aimeri*, le vrai nom de mon père, qui n'était qu'un petit nom. On m'amenait là, quand j'étais fillette, et que je venais voir mes grands-parents au Cros, parce que cette très vieille dame qui habitait Périgueux, une assez jolie maison, place du *Couderc*, ne semblait pas dangereuse pour l'avenir... puisqu'elle devait mourir bientôt, et qu'elle me tricotait de si beaux bas à jours, fins comme des dentelles. Elle m'embrassait; ma mère lui disait « Madame », et puis je la voyais qui s'essuyait les yeux en me regardant.

Puis, un jour, quand j'étais à Paris, en train de gagner péniblement ma vie de

femme ou d'homme de lettres, on m'ordonna péremptoirement de renoncer à un héritage, l'héritage d'une maison ayant appartenu à la nommée Jeanne Eymery ou Aimeri, parce qu'il n'était pas décent d'hériter d'une personne qui n'avait pas été mariée.

Cette personne-là, c'était ma grand'mère paternelle. J'obéis. J'ai toujours obéi à un renoncement quand il s'agissait de sacrifier mon intérêt à ce que j'appellerai un orgueil de caste.

Mon père était donc bien un enfant naturel et il avait volontairement renoncé au titre du beau séducteur qui voulait le reconnaître lorsqu'il eut dix-huit ans, mais refusait d'épouser sa mère, coupable seulement d'avoir été jolie, quoique sans dot... et il s'engagea dans l'armée d'Afrique, devint capitaine, eut la croix pour son courage sur le champ de bataille. Pourquoi, comment vint-il en garnison à Valenciennes, au temps où mon grand-père y dirigeait le *Courrier* du Nord, mon grand-père né, comme mon père, en Dordogne? Mystère ou prédestination! La belle Gabrielle devait-elle rencontrer ce futur Lieutenant de louveterie, s'en éprendre, alors qu'elle descendait d'un prêtre, de l'archiprêtre de la

cathédrale de Périgueux, marié à la Révolution, au moment où il allait devenir évêque?

Quel roman pouvait être plus romantique, plus terriblement *fataliste* que celui-là?

Mon père ne parlait pas, ne s'expliquait pas; il savait beaucoup de choses, et les subissait sans se plaindre : était-il très fort par endurance de son métier militaire, ou par indifférence naturelle? Je lui ai souvent entendu dire que la plus grande noblesse est de *savoir garder le silence*, se taire, sous les armes... en guerre, comme pendant la paix. Je ne lui ai jamais connu d'opinion politique autre que sa haine instinctive du désordre. Il ne connaissait qu'un devoir : servir son pays, avant de défendre un régime. Il protégea la retraite du Maréchal Bazaine sur Metz et, séparé de son régiment, le 5^e Chasseurs, sans savoir pourquoi, il dut, à la tête de son escadron, tenir en respect les Allemands qui harcelaient un corps d'armée en déroute. Je copie une lettre du Général Lapasset (d'après les Archives du Dépôt de la Guerre-1891) où il écrit :

Dusseldorf, 9 décembre 1870.

« Mon cher Capitaine Eymery,

« Je ne pensais pas, en donnant de vos nouvelles à une connaissance, un de vos amis, que ma lettre arriverait jamais sous vos yeux. Puisqu'il en a été autrement, je me plais à vous redire, directement, tout le cas que je fais de vous, et combien votre excellent escadron a été valeureux et utile dans la pénible retraite des six jours, de Sarreguemines à Metz, durant laquelle la brigade mixte sauva le deuxième corps d'une destruction certaine. En rendant à votre troupe le témoignage qui lui est dû, je me plais à y joindre, pour son digne chef, l'expression de mon estime particulière et de mes sentiments affectueux.

« Général LAPASSET. »

Quand on parlait de cette retraite à mon père où, pendant le passage d'un pont, il avait tenu dix mille hommes en arrêt avec 150 fusils, il haussait les épaules :

« Se défendre ne compte pas, quand on recule. Seuls, ceux qui meurent sont les heureux! »

LES GRANDES MANŒUVRES

(Correspondance spéciale
de l'*Echo de la Dordogne*)

... Voici la guerre! Et de loin, sur la ligne rougeâtre de l'horizon, on aperçoit un nuage floconneux, léger comme le voile d'une fée remontant au ciel, et j'ouvre de grands yeux : Comment, ça, la guerre, ce petit lambeau de vapeur qu'un souffle de brise peut disperser; puis, soudain, on entend retentir, au fond de sa poitrine, un coup sourd, terrible, un coup de canon, car les coups de canon se voient avant de s'entendre. On est très étonné, au moins moi, mais cela serre le cœur. Là-bas, probablement, si c'était vrai, une rangée d'hommes s'est abattue le long d'un sillon, pendant qu'une fumée légère remontait vers les nues. Ils ont tous été frappés, avant même d'avoir su qu'ils allaient

l'être. Les batteries couronnent les hauteurs, les tirailleurs sont rangés à mi-côte et, de tous les bouquets d'arbres, de toutes les futaies, partent en réponses ardentes des tourbillons rouges, blancs, bleus. La guerre... c'est la guerre... la guerre française. Et son image, même quand on sait la vérité... ou le mensonge du simulacre, fait peur, inquiète comme une funèbre comédie, une comédie dangereuse, maléfique.

Nous sommes sur les hauteurs de *Saint-Jory*; en face de nous est *Torgnac*, un village pittoresque, niché au creux de la vallée; le clocher ouvre des quatre côtés ses ogives énormes, qui ont l'air stupéfaites de ce désordre. Un pont étroit commande la principale entrée du village, et, autour, les collines vertes, rebondies, semblent presser les maisons les unes contre les autres. Le panorama est splendide, avec un aspect calme qui ne se comprend plus dans un moment pareil. Les gros nuages, ou pleins d'eau, ou pleins de lumière, alternent sur l'azur pâle du ciel, avec l'allure tranquille de cygnes se baignant. Les ombres des bois s'allongent doucement, les haies sont pleines d'oiseaux qui chuchotent, se demandant ce qui arrive dans un

pays si tranquille. Voyons, quelle chasse est ouverte? La chasse à l'homme!...

Nous sommes, comme il se doit, à l'état-major, et sur la colline la plus haute de la contrée.

Je vois d'abord, en face de moi, mon père. Je finis même par ne voir que lui. Le général, commandant le corps d'armée en manœuvres, lui a fait l'honneur de le mettre à sa droite. A sa gauche est son aide de camp, le porteur des ordres, un tout jeune officier. Alors je comprends pourquoi j'aime mon père d'un amour étrange, unique, et plein d'une terreur que seul un dieu à la fois inconnu ou cruel peut inspirer. Le *Pacha*, son grand cheval de guerre qui, lui, est le seul *cheval* d'ici qui l'a faite, et croit la faire encore, se tient la tête haute, semble approuver, en *encensant* de temps en temps. De sa noirceur nette et pure comme une robe d'acier, se dégagent de véritables éclats de métal. Si je pouvais le voir de plus près, je découvrirais que son œil est rouge, d'un rouge lumineux de braise. Il est comme ça, lui, cet animal sombre, il a gardé, sans doute, un reflet de la forge de 70!

Mon père, là-dessus, se dresse, comme la

statue sur le socle, du fer sur du fer, du bronze sur du bronze. Il n'a pas voulu endosser son costume neuf de colonel *de la territoriale*, parce qu'il a déclaré à ma mère — je l'ai entendu le matin de notre départ — qu'il trouvait ça *ridicule*. Il s'est tout simplement vêtu comme un simple *louveter* qu'il est. Un *lieutenant de louveterie* est un chasseur, un *Commandant de chasseurs à cheval*. Il a pris ses bottes de cuir fauve, très égratignées par les ronces de tous les chemins de forêts, ses pantalons de velours noir, sa veste serrée sous une large ceinture où est passée la dague à poignée d'argent, et il porte, en outre, une corne pour sonner les chiens quand ils sont en défaut. Sa coiffure a la forme d'un képi traditionnel, mais elle est galonnée à la façon des anciens tricornes. Cela le coiffe comme une étrange couronne. Là-dessous, je n'aperçois guère que son *impériale* grise et, par moment, une lueur plus ou moins verte de son regard d'aigle. Je sais qu'il peut regarder le soleil en face, sans baisser les yeux.

Il n'est plus *rien* que l'ombre de lui-même. Il n'a plus ni âge, ni grade, ni d'autre emploi que celui de tuer les loups... les loups qui,

après tout, sont *nos frères*, à ma mère et à moi, selon la légende! J'ai peur de mon père que j'aime...

De l'autre côté du général commandant les grandes manœuvres, il y a un aide de camp, toujours prêt à se mettre au galop pour porter des ordres et, s'échelonnant selon les pentes libres de la colline, il y a aussi les correspondants étrangers : à nos seigneurs visiteurs (et peut-être *espions*) tout honneur! *La Prusse*, droite sur sa monture encore immobile mais rongéant son mors, *la Prusse*, qui voit tout, impassible, et s'efforçant à une politesse trop soulagée pour être de bon aloi. *L'Espagne*, bronzée, menant un cheval si beau, genre *andalous*, qu'il a l'air d'un héros du cirque. *L'Italie* a toutes les allures d'une bête inquiète. *La Russie*, gracieuse, enlevant de temps en temps son coursier blanc (pour mieux voir les manœuvres que, du reste, elle ne comprend pas). Et *l'Angleterre*, distrayant ses regards pour le panorama, comme si rien d'autre ne la concernait. *L'Autriche* cause avec animation, en dehors de la route...

Mais le village menacé dresse son clocher comme une tête que son casque énorme ne

protégera pas. Il étend ses bras de gros murs, qui sont pleins de lézardes, blessures fort anciennes. Il sent la poudre, lui qui, depuis longtemps, ne connaissait que l'odeur des encensoirs. Il voit l'ennemi. Des voitures de l'ambulance, heureusement inutiles, sillonnent les routes voisines. (Pas tellement inutiles, car il y a toujours des accidents imprévus!)

Au-dessus des rochers qui dominent *Torgnac*, à gauche (vu de Saint-Jory), des salves puissantes se font entendre, et le canon reprend, de sa basse terrible. On voit luire, à travers les arbres, les casques des dragons et les sabres de leurs officiers traçant des éclairs dans l'ombre des hautes verdure. A droite, la foule des cavaliers piétine, imitant le tapage d'une pluie torrentielle. Parmi les feuilles, surgit le monstre de la guerre, une gueule de canon, qui bave de la fumée...

— Messieurs, crie une grosse voix enrouée, celle de M. B. Desportes, le général, il nous faut déloger d'ici!... (Et il ajoute, d'un ton fort calme, presque gai) : je crois que nous sommes battus. On va prendre le village d'assaut.

Et le défilé commence. Il faut se replier,

pour laisser s'accomplir la loi de la guerre... que, pour cette fois, on a prévue d'avance, probablement. Je fais prendre le trot à *Lison* qui tourne sa tête de bête curieuse vers moi.

Mon père, le seul à me donner des ordres, me fait signe que je dois me tenir à ses côtés. Ma terreur, quand je l'approche, c'est de déplaire au *Pacha* : il n'aime pas *Lison*, sans doute parce qu'elle est toujours prête à exécuter un bonde cabri en liberté.

— *C'est votre fils?* questionne le général, qui n'est pas prévenu et qui, sans le savoir, comble mon père d'une joie.. ou d'une affreuse peine.

Je tremble.

Ah! non! je ne suis plus à la fête agricole, en mousseline blanche et ceinture bleue! Je suis là, en costume de chasse presque aussi funèbre que celui de mon père, et si mon chapeau, un joli feutre tyrolien orné d'une plume de perdrix rouge, me coiffe assez bas pour cacher mes cheveux, toujours encombrants, il y a ma pâleur, et mes yeux trop, beaucoup trop frangés de cils. Mon père a souri, de son étrange sourire à dents peintes :

— Permettez-moi, mon général, de vous

présenter *ma fille*, qui est ici un correspondant de guerre, autorisé par l'*Echo de la Dordogne*, à faire le compte rendu des grandes manœuvres... à moins que vous le lui défendiez ?

Je suis tellement angoissée que je fais machinalement la seule chose que je ne devais pas faire, au moins *sous les armes*.

Je salue *en me découvrant*, les yeux presque fermés, alors qu'il suffisait d'une simple inclination.

— Ah! ça... ça... par exemple... Le général ne rit pas, ne se fâche pas, et arrête son *alezan* d'un brusque coup de rênes, arrêtant du même geste tout l'état-major.

Alors, je presse *Lison* de mes deux jambes; elle saute un petit fossé, bien gentiment, avec l'air de s'en fiche!

Je n'ai jamais su, ce jour-là, ce que pouvait penser le général en chef... du correspondant de guerre de l'*Echo de la Dordogne*.. mais son aide de camp se mit en devoir de me suivre partout; un blond, l'air fat et d'ailleurs tout à fait quelconque, genre très officier *bleu-ciel*. (L'uniforme à la mode, en ce temps-là, était de la couleur de ma ceinture de la veille, ce qui faisait, de presque

tous les officiers, jeunes ou vieux des bonshommes en pain d'épices.)

Et maintenant, on attaque le village.

Les pelotons de fantassins se glissent de rue en rue, et dès qu'ils se découvrent, l'ennemi tire sans relâche. Nous sommes au milieu des feux; les soldats, emportés par l'attrait du jeu, hurlent, et l'on entend les officiers qui commandent des choses absolument inintelligibles, au moins pour moi. Il y a des hommes qui filent le long de tous les remblais. Ils marchent sur les genoux, sur les mains, puis se relèvent subitement, pour tirer. C'est une telle fumée qu'on n'y voit plus, dans les chemins un peu encaissés. Je ne suis pas sûre qu'on n'écrase pas des oies oubliées par des paysannes péureuses et cela comptera dans les dommages de guerre que certains paysans, eux, n'oublieront pas de mentionner.

Ce qui m'intéresse le plus, c'est le courage des jeunes chevaux encore mal dressés. Ils se conduisent très bien, parce qu'ils sont sans aucune hypocrisie et ne se ménagent pas.

A mes côtés, l'un d'eux désarçonne son cavalier, s'empêtre dans les rênes, puis

s'arrête, comme honteux de ce qu'il fait. Tête basse, il flaire affectueusement son soldat, par terre, et on a l'idée que, s'il savait *comment*, il le remettrait lui-même en selle pour aller encore de l'avant. Ceci est un petit incident de la guerre beaucoup plus vrai que les grandes manœuvres que l'on croit exécuter.

— Sacrebleu! dit un capitaine furieux, devant l'obstacle. Si vous étiez vraiment en face de l'ennemi, vous seriez bien obligé de vous rendre!

— Mais, mon capitaine, si j'étais devant l'ennemi, je serais déjà mort! répond le jeune soldat avec une charmante ironie.

A mi-côte, la fusillade est telle qu'on ne s'entend plus. On estime, dans les galons, qu'on en est à cinq cents coups de mitraille. Les hauteurs sont voilées de fumée. Le clocher semble maintenant flotter sur un banc de nuages ou un incendie. Des oiseaux vont se jeter dans les bois, ou partent, pour des migrations inconnues d'eux.

Enfin, un officier d'ordonnance passe au trot, se penche sur sa selle, vis-à-vis du général qui commande les *manchons blancs*, l'ennemi... ou le contraire, et on entend les clairons sonner : « Cessez le feu! »

Encore quelques échos de balles perdues, et la bataille est finie, pour aujourd'hui. L'armée vaincue d'une façon péremptoire, par son grand besoin de dîner au restaurant ou à la cantine roulante, se replie sur Thiviers et mon père, poussant *le Pacha* vers *Lison*, me dit, d'un ton qui ne souffre pas de réplique :

— Le général m'a chargé de t'inviter à sa table!

LE DINER MILITAIRE

Je reviens chez ma grand'mère avec *Lison*, car mes grands-parents ont, à Thiviers, une demeure ancestrale qu'on appelle : *la maison aux balcons verts*, un très vieil hôtel dont toutes les ferronneries sont peintes, on ne sait pourquoi, de cette couleur agressive qui conviendrait beaucoup mieux à une jolie chaumière. Il y a là trois étages bondés de meubles anciens, et même une écurie qui pourrait contenir une diligence de six chevaux!

Je ne veux pas abandonner *Lison* au premier soldat venu. Elle a déjà si peur du *Pacha*, et n'aura pas le fidèle *Berger* pour s'en garer.

Je retrouve *Isoline* en robe de soie prune garnie de jais. Elle joint les mains avec une émotion très 1830 et s'écrie :

— Ma pauvre enfant, tu ne t'es pas encore tuée?...

— Mais non, bonne maman. Je me porte fort bien, quoiqu'un peu fatiguée. Seulement,

voilà, je dîne à l'état-major, invitée par le général Desportes avec papa, et je crois avoir besoin d'un coup de brosse, tu comprends?

Sa vieille bonne, la Miotte, lève des yeux effarés sur *Lison*, qui lui témoigne son plus profond mépris en lui soufflant dessus.

Mon père ne m'a pas accompagnée jusque-là, parce qu'il est brouillé avec mon grand-père, l'ancien *plumitif*. Ça, c'est des histoires de famille dont une jeune fille bien élevée ne doit pas s'occuper.

Je suis harassée de fatigue, oui, et je voudrais bien m'étendre, m'endormir sans même penser à dîner, n'ayant plus ni faim, ni soif. Ma tête tourne un peu, à cause des coups de canon.

— Alors, tu ne dîneras pas avec nous! Moi qui avais fait une crème à la vanille! Que va penser Urbain?

— Non, Bonne-Maman. Est-ce qu'il y a de l'avoine, au moins, chez toi?

On entre sous une voûte fraîche comme une cave et je débride *Lison*, en la mettant devant une mangeoire copieusement garnie.

Isoline a toujours envie de citer le juge de paix, son digne époux, et aussi de se lamenter quand la vie se complique.

— Bonne-Maman, il faut que je rejoigne papa et tu sais qu'il n'admet pas qu'on se fasse attendre! Comprends donc, quel honneur! (je serre les dents) je suis invitée à la table du commandant des grandes manœuvres!

— Marguerite, c'est une honte, pour une jeune fille comme il faut, d'aller dîner, en costume de carnaval, avec des soldats.

Arrivée au premier étage de cette maison, qui est froide comme un fond de puits, je tombe sur le grand canapé du salon.

— Mais, voyons, Bonne-Maman, je suis le correspondant de guerre de mon journal. Je ne vais pas, tout de même, ne pas continuer à faire mon métier? (Ai-je besoin d'ajouter que ce métier ne me rapportait rien et que j'étais à cent lieues de m'imaginer qu'un jour j'aurais besoin de gagner ma vie en écrivant...)

Je sens que si je me dispute avec Bonne-Maman, je vais perdre le peu de loisir qui me reste pour me brosser.

— Tu ne vas pas y aller comme ça? Si tu te regardais à la glace? Tu as une mine de papier mâché!... C'est scandaleux, Marguerite!... Alors, une idée folle s'empare de moi,

je suis éreintée, et j'ai envie de dormir sans dîner, malgré la crème à la vanille, mais je suis, avant tout, une actrice *de la vie privée*, un être double qui a l'habitude de quitter un rôle pour un autre, avec toujours la même tranquille indifférence; toujours en *service commandé*.

— Bonne-Maman, je me sens vraiment incapable de lâcher papa tout seul au milieu de tous ces officiers qui vont essayer de se faire entendre et qu'il n'entendra pas *sans moi*. Est-ce que tu as fait repasser la robe à pois?

— Elle est comme neuve, dans le tiroir du haut de la commode. Tu penses, de la mouseline à pois brodés!

— Je vais la mettre pour ce dîner. Papa comprendra que je ne peux pas me présenter pleine de poussière. J'ai une heure devant moi et, en faisant venir le coiffeur, je serai prête. Si papa se fâche, je le verrai bien.

Mitou, le bon coiffeur de Thiviers, un très vieux bonhomme, fort maniaque, mais très prisé parce qu'il était habile à dissimuler ses postiches, fut demandé d'urgence par la cuisinière, partie en courant.

— M. Mitoulet, vous allez me recoiffer à la

mode; moi, je ne sais pas faire un chignon qui tienne, et je n'ai ici ni épingles, ni fer à friser.

— Mademoiselle, je connais ça; et le jour où vous voudrez vous déguiser... en mariée, je sais, moi, un Mitou qui sera fier de vous chiffonner la voile!

Mitou-Mitoulet, à la grande satisfaction de ma grand'mère, me démêle, en mettant, de temps en temps, son peigne dans ses propres cheveux, *ce qui m'est très désagréable*. Pourtant, il me transforme rapidement, et je me regarde, n'ayant plus que cela à faire.

J'ai une mine de papier mâché, oui.

— Monsieur Mitou, avez-vous de la poudre de riz rose?

— Je crois bien, et je l'ai fait venir du chef-lieu tout exprès pour Mme Lapougade, qui n'en a plus voulu, parce qu'elle sentait *la fraise!*

— Bonne-Maman, il faut m'acheter de cette poudre, et je suis sauvée.

Mitou disparaît rapidement, puis revient avec la poudre à *la fraise*, qui embaume.

Ma grand'mère est aux anges! Sa petite-fille, conduite au château de *Vaucoucourt*, le grand quartier général, pour y paraître

enfin en jeune fille comme il faut, et par sa vieille bonne, absolument le contraire d'un jeune aide de camp, c'est un miracle inespéré.

Alors, je ne suis plus fatiguée. Cette horrible tension de mes nerfs s'apaise. Mon pantalon de velours, qui collait si durement à mes jambes, cette crispation du pied sur l'étrier, dont on ne s'aperçoit guère que lorsque, descendue de cheval, on touche de nouveau la terre ferme, disparaît...

... Inondée de poudre *rose*, après m'être soigneusement passé un linge humide sur le visage et sur le cou, je suis possible, sinon très poupée de vitrine.

Et Bonne-Maman fouille tous ses tiroirs, découvre une sortie de bal en satin blanc, doublé d'hermine, s'il vous plaît!

— Surtout, garde-la sur le dossier de ta chaise en dînant! On te la volerait, chez ces gens-là!

— Et puis, Bonne-Maman, prête-moi ton grand *jaseron*, dis, ça fait bien, autour du cou, quand on est un peu décolletée, et je mettrai aussi, en ceinture, ton ruban jaune, tu sais, celui qui attache l'éventail aux amours à la guirlande. Un galon d'or assorti!

Un *jaseron*, du temps, des grand'mères,

c'était une très mince chaîne d'or, qui faisait plusieurs fois le tour du cou. On y suspendait une croix ou une médaille. Plus le *jaseron* était beau, plus il faisait de tours... Celui de Bonne-Maman *Isoline* s'enroula six fois autour du mien!

Quant à l'éventail, je me rappelle qu'il aurait pu servir de parapluie, monté sur ivoire, peint sur satin, il représentait des amours se disputant un cœur percé d'une flèche et une guirlande de fleurs.

Dans la grande glace de Bonne-Maman, une psyché entre deux cols de cygne d'acajou verni, datant au moins *du premier empire*, je vis une jeune personne sans poitrine, sans hanches, maigre... comme une épée au fourreau, dont les yeux mangeaient le visage, mais qui était devenue *rose*, vraiment d'un rose tout à fait *bonbon*!

Étais-je ridicule? Avais-je assez l'air d'une femme? Que dirait mon père? Il pouvait très bien me faire mettre à la porte.

Quand j'entrai dans cette immense salle à manger, éclatante de lumières et rutilante de tous les uniformes, tous ces farouches guerriers se levèrent, et le général me baisa la main.

LA JOURNÉE DE THIVIERS

(24 septembre)

Une brume épaisse entoure la ville et cependant, dès 5 heures du matin, tous les habitants sont debout. Les rues s'emplissent et les casquettes à *manchons blancs* passent et repassent avec rapidité. Nous logeons l'ennemi (par rapport à la division B. Desportes). Les officiers d'ordonnance sont sur les dents, et les chevaux aussi. Ma *Lison* est nette comme un sou neuf. C'est moi qui, après m'être débarbouillée de ma fameuse poudre rose à *la fraise*, lui ait fait son *pan-sage*, tout en la bourrant de sucre. Je lui explique les choses. L'attaque venant de *Cognac*, bord de l'*Isle*, se fera par *Monge*, la *Brégère*, se dirigeant principalement sur les hauteurs de *la Croix-Saint-Jacques* et *route de Périgueux*. Les troupes de la 24^e division doivent se porter en avant des deux positions

conquises la veille, au village même, et doivent donner leur effort du côté des collines de *Thiviers*, le *Nouzé* et le plateau de la *Croix*.

On est dans l'anxiété : les uns prétendent que ce serait, en vrai temps de guerre, l'occasion de bombarder la ville. Un vieux monsieur a dit devant moi :

— Ça vaudrait mieux que la famine!

Ce qu'il y a de certain, c'est que nous serons pris. Les vainqueurs de *Corgnac* sont tellement sûrs de s'emparer de *Thiviers* qu'ils envoient leurs fourriers retenir les logements d'avance

Les versions les plus contradictoires circulent. Chacun veut savoir, et personne ne sait. Et on invente...

On attend un assaut du *château*, et il y a un retour offensif sur *Bel-Air*. Je laisse mon père en discussion avec le général, et je gagne la principale batterie où un jeune lieutenant à l'accueil bien parisien m'offre une cigarette :

— Merci, monsieur, je ne fume pas.

— Tiens! j'aurais cru...

Je réponds, sans *ciller* le moins du monde :

— Mais, cher monsieur, on peut s'habiller

en homme sans se croire obligée d'imiter leurs défauts... Je suis de mauvaise humeur. J'ai peu, et mal dormi, après avoir recopié mes articles et sellé ma jument, qui se croit obligée de sauter les fossés pour couper au plus court, ce qui maintient le jeune lieutenant dans une admiration confinant au respect, heureusement.

Il pleut.

Les horizons de la ville, tout entière sur des hauteurs, paraissent bouchés. Les croupes de ses collines, qui sont couvertes de fumée et surtout de nuages de pluie, font l'illusion d'un tunnel dans lequel les bouches noires des canons tirent des dards vermeils.

Lison n'aime pas beaucoup ça, le baptême du feu! Elle se tourne souvent de mon côté, comme lorsqu'elle me consulte au sujet de la route, et comme c'est une bonne sauteuse, elle prend le parti de franchir les fossés, les haies, les barrières démolies. Je lui rends la main sans trop m'en apercevoir. *Lison* m'amuse.

— Mais, mademoiselle Eymery, déclare mon jeune lieutenant, vous risquez de vous briser sur un obstacle imprévu. C'est bon sur un champ de courses de sauter la haie ou le

fossé. Ailleurs... on peut rencontrer quelque chose qu'on n'attend pas... qui n'est pas préparé... Hélas! celui-là me prédisait, pour plus tard, la fin de ma pauvre *Lison* qui s'em-pala, en sautant au-dessus d'un arbre mort d'où pointait, sous un rideau de verdure, une branche lisse, aiguisée comme un pieu... Oh! ma pauvre *Lison*, qu'on fut obligé d'abattre, d'achever, pour l'empêcher de mourir percée de part en part, et perdant ses entrailles...

Voici une batterie qui, se déclarant démontée, s'en revient bride abattue. Les pièces si lourdes brinqueballent comme des cadavres de bronze désormais inutiles. La pluie les rend luisantes et comme visqueuses. Les artilleurs fouettent leurs chevaux, les officiers pressent leurs hommes : qu'on en finisse, puisqu'il est décidé qu'on est vaincu! Quelques grincheux profèrent des jurons de circonstance, parce que la pluie embête et enlise tout le monde. Les *manchons blancs* gagnent de plus en plus du terrain. On tire pour la forme. On est cerné, et je vois, beau geste inutile, un capitaine décharger son revolver sur un arbre qui ne peut guère lui riposter.

Les tirailleurs se mettent à l'abri d'une

grange, mais la porte tient mal sous la poussée d'un caisson et s'effondre.

— Pas d'imprudence, messieurs! s'écrie un officier.

Je me demande pour qui sera la réparation?

Les tirailleurs se replient de plus en plus sur *Thiviers*; c'est à croire que jamais la pauvre petite ville ne pourra contenir tant de vainqueurs ou de vaincus. Quel désordre! Si ce n'est pas la vraie guerre, c'est pourtant une débâcle. J'aperçois, entre deux lignes de fumée, une fillette, égarée là avec sa chèvre qui fait, au bout de sa corde, des bonds désordonnés. Cette bataille acharnée, sans d'ailleurs aucun dommage humain de part et d'autre, est encore bien capable de faire tourner le lait de la chèvre ou la tête de la bergère, qui n'a jamais vu autour d'elle tant de galants à la fois.

Les chasseurs à pied envahissent une terre récemment labourée. Le résultat est désastreux, car ils n'ont pas l'air de pouvoir s'en dépêtrer! Ils ont des bottes en ciment!

J'abandonne la campagne pour regagner la ville, où l'on a renoncé aux combats dans les rues, à cause des vitres des boutiques

tout de même jusqu'à un certain point fragiles.

Et j'apprends que le premier occupant a été le commandant Brisset, à la tête du 1^{er} bataillon du 80^e de ligne. C'est un ami. Fanfares de tous les côtés, mais les soi-disant vaincus n'ont pas l'air contents! Le fait est que c'est vexant, étant tous de la même famille, de ne pas être tous vainqueurs à la fois. MM. les chasseurs à pied entrent les premiers, avec leurs clairons à pompons rouges. Le soir tombe. Rassemblement, puis dispersion avec billets de logements. Alors, comme il n'y a pas de dîner de gala ce soir, les correspondants étrangers étant partis de bonne heure, on voit la troupe, vainqueurs et vaincus, boire aux cafés qui resteront ouverts toute la nuit.

— C'est scandaleux, déclare ma grand-mère : on m'a demandé de recevoir trois officiers chez moi, cette nuit. On n'a même pas l'idée que ma petite-fille y demeure. C'est pourtant la maison du *juge de paix*, ici! Ce n'est pas une caserne, bien sûr! Urbain protestera...

Je tombe de sommeil, et ma grand-mère Isoline prend son air le plus 1830 pour me

dire, en entendant des bottes qui montent l'escalier :

— Marguerite, va dans ta chambre! Je ne te permets pas de rester au dîner, car ils m'ont l'air un peu trop vainqueurs. Nous suffirons, ton grand-père et moi, pour les distraire.

Enfin! Je vais dormir sans avoir à jouer la comédie de la victoire.

UNE FÊTE CHEZ M. LE MAIRE

... Il était une fois un magicien qui habitait, à *Thiviers*, un palais charmant, une belle maison bien trop vaste pour lui tout seul, entourée d'un jardin que l'on pouvait qualifier d'*édénique*, et ce magicien se disait, comme le Bon Dieu avant le monde :

— Il ne m'est pas permis de garder ces merveilles pour moi, quand elles peuvent servir de récompenses aux hommes de bonne volonté! Je vais leur prêter mon paradis, leur montrer toute ma gloire... après la leur! Ils ont bien mérité de... ma patrie! Et il fit venir chez lui tous les génies de la lumière, et tous les porteurs d'étoiles. On découpa des rayons de soleil pour en éclairer les arbres dans la nuit bleue, et l'on répandit sur les gazons des colliers de vers luisants. Tous les massifs eurent leurs feux d'artifices, tous les jets d'eau devinrent des aigrettes de perles fines, et la pluie, qui avait menacé de glisser sa mauvaise humeur dans cette

joie si clairement exprimée, fut obligée de rentrer ses lames froides au fourreau.

L'armée a donc pénétré chez M. le Maire, ce soir de gala, et elle a vu couler, pour elle, des fontaines de punch. Des corbeilles de gâteaux, portées par des garçons pâtisseries en toques de satin blanc, ont circulé dans tous les endroits où l'on entendait rire les enfants de la France. Ah! monsieur le maire! ce que vous avez fait là, c'est bien plus qu'une très bonne action, c'est aussi la victoire de la bonté sur l'indifférence polie des foules démocratiques. Vous fûtes vraiment le Grand Seigneur!

On avait discuté ferme, mon Dieu oui, chez ce même juge de paix, mon grand-père, tous les notables rassemblés émettant des avis noblement contradictoires, et moi, derrière la porte, qui écoutais, d'accord avec ma grand'mère, en robe prune et bonnet de nuit. J'entendais ce que l'on opposait à ce projet de fête populairement militaire :

— Voyons, messieurs, disait le maire, encore un homme jeune, sinon un jeune homme, nous ne pouvons pas laisser partir ces généraux, ces colonels, ces capitaines, ces soldats, ayant si bien combattu, vaincus

comme vainqueurs, sans leur offrir au moins une de ces soirées où flamboieront tous les drapeaux, avec celui du punch? Je me réserve de le leur offrir chez moi.

— Vous trouvez, s'exclama la voix sévère du juge de paix qui commençait à avoir tout à fait assez des plaintes portées par les habitants, lesquels découvraient certains dégâts ou dommages de guerre dans leurs champs, vous trouvez qu'on n'a pas encore fait assez de mal aux cultures? Il faut aussi que vous laissiez saccager votre jardin? Remarquez, monsieur le maire, que nous sommes responsables tous de cette curiosité de la ville, puisque vous en ouvrez les grilles à vos administrés tous les dimanches. Quand un corps d'armée sera passé par là, vous m'en direz des nouvelles!

— Mais nous illuminerons, pour que chacun puisse voir où il mettra les pieds!

— Voyons! Voyons! murmura le principal du collège, il ne s'agit pas d'une distribution de prix, et on ne peut diriger une division militaire comme un pensionnat. Vous possédez, monsieur le maire, des plantations exotiques et des serres peut-être uniques en *Dordogne*.. nous devons y songer...

— Mais nous aurons avec les soldats tous leurs chefs...

— Qui ne seront pas sous les armes, cette nuit-là, car on ne traînera pas de canons, ni de sabres, espérons-le, dans vos roseraies! fit remarquer le capitaine de gendarmerie locale. En tous les cas, nous autres, les vrais gardiens de la paix, nous ne pouvons intervenir dans un lieu privé...

Puis cela devint une cacophonie assez grave pour que mon grand-père fit entendre une de ses phrases des grands jours de polémiques locales dans les feuilles républicaines :

— Je crois devoir vous avertir que votre projet de fête nocturne sera très mal vu par la presse avancée. *L'Echo de la Dordogne*, qui a déjà confié à une jeune fille sans aucune expérience un très sérieux reportage militaire, trouvera certainement à l'occasion de blâmer un bon républicain. Monsieur le maire, on vous accusera de chercher les louanges d'un notable bonapartiste comme le général B. Desportes. Allons-nous offrir une soirée des plus coûteuses pour la caisse des retraites à nos pires contradicteurs? Vous faites, monsieur le maire, une politique tendancieuse...

Alors, le *Dr Fourton*, vieux barbon très avaro, quoique de la *presse avancée*, s'écria tout à trac :

— Mais, on n'a qu'à servir votre punch dans la salle de la mairie, au lieu de servir ça dans vos jardins, et rien qu'aux chefs, ce qui fera une notable économie.

— Monsieur, fit alors remarquer le maire, qui se mit à rire, ce ne serait vraiment pas démocratique de n'inviter que les chefs. Alors, je vous propose tout simplement de prendre toute la fête à mes frais. Il arrivera ce qui doit arriver, et... à la guerre comme à la guerre...

Ma grand'mère et moi, nous n'en entendîmes pas plus long, car *Isoline* m'avait tirée par le bras en chuchotant :

— Tu vois où ça mène, l'émancipation des filles qui se mêlent d'écrire?

Je me bornai à lui répondre :

— Pourvu que l'on m'invite! tu verras le beau compte rendu que j'en ferai.

... Il n'y a qu'un magicien pour mettre d'accord tous les partis, et la fête eut lieu, et il n'y eut même pas une branche de roses de cassée.

J'y ai assisté, invitée tout particulièrement



avec mon grand-père qui sortit, ce soir-là, son habit noir de la naphtaline sans plus ronchonner.

Traduisons officiellement, pour les lecteurs de l'*Echo de la Dordogne* : « M. Albert Theulier, conseiller général et maire de *Thiviers*, a offert, dans la soirée du 25 septembre, un punch d'honneur à MM. les officiers et soldats commandés par le général B. Desportes. Cette réception a été splendide et on n'a vraiment qu'à remercier et à féliciter le créateur de cette nuit féerique pour son *initiative*. Toute la presse et toutes les autorités furent convoquées. Citons au hasard : deux rédacteurs parisiens, MM. Yvon de Westyne, Henri Houssaye, brillants officiers et brillants écrivains; MM. de Taillefer, comte de Vaucourt, l'aimable châtelain de l'état-major des grandes manœuvres; M. le curé de Thiviers, M. le juge de paix, etc..., etc... »

Je n'ai pas besoin d'ajouter que si j'assistais moi-même à la dite réception, *en robe à pois brodée*, je me gardai bien de me citer, à cause de mon grand-père!...

L'AFFAIRE PHILIPPART

Après cette belle aventure de guerre, qui ressemblait plutôt à celle d'un cheval échappé de son écurie qu'aux débuts d'un apprenti littéraire dans le reportage, je revins à mes rêveries au clair de lune, de la pleine lune me servant de lampe de chevet.

Je fis un roman intitulé : *La Dame des Bois*, destiné à un journal de modes.

Il était entendu que j'irais à Paris tous les ans, en attendant ma majorité, puisque je ne voulais décidément pas me marier, et comme le ménage de mes parents se dérangeait de plus en plus, je devinais que ma mère espérait s'organiser un nouvel intérieur avec sa fille, cet artiste et ce garçon manqué, dont on ferait peut-être, tout de même, un personnage capable de tenir un rang social honorable, directrice d'un journal de modes, par exemple. Nous avions, à Paris, une cousine dans les lettres, une femme de tête qui ne

s'amusait pas à disperser ses efforts vers la fantaisie, le roman ou les contes, mais qui avait fondé une revue sérieuse, destinée à l'éducation des femmes, s'occupant surtout de leurs toilettes, de leurs travaux manuels, dentelles au crochet ou broderies anglaises. Les femmes de ce temps-là ne faisaient ni leurs chemises, ni leurs robes, et encore moins la cuisine; pourtant elles savaient manier la navette d'ivoire de la *frivolité*, une façon charmante de tuer le temps. On faisait de la *frivolité* comme on aurait fait des *patiences* ou consulté les cartes. Ce n'était ni dangereux, ni très utile, mais cela répondait à un besoin d'occuper ses mains, sans empêcher son cerveau de songer ou à son salut, ou au fiancé présenté par les parents.

Mme Marie de Saverny, celle qui m'avait amenée chez *Sarah Bernhardt*, lors de mon premier livre, *Monsieur de la Nouveauté*, était ce qu'on appelle, dans tous les mondes : une maîtresse femme. Elle était énorme, ne pouvait se déplacer qu'en voiture, et se désolait de grossir, malgré *l'eau des Brahmas*, dont elle se frottait matin et soir. Ah! *l'eau des Brahmas*, quelle précieuse découverte! La revue *L'École des femmes*, nous n'en

savions rien alors, était surtout fondée pour lancer cette eau magique destinée à maintenir la plus belle moitié du genre humain dans de justes proportions. Le pseudo-mage qui avait inventé ce produit de beauté pontifiait chez Marie de Saverny et se servait surtout de son papier pour lancer les discrètes réclames dont il faisait un très habile abus. Ma cousine occupait un somptueux appartement, 11, *avenue de l'Opéra*. Il y avait un grand salon de réception, des bureaux, encombrés de charmantes jeunes filles venues de tous les milieux, pour y apprendre, les unes à écrire des lettres de propagande commerciale, les autres pour se chercher une voie dans les arts faciles, peinture sur éventail ou leçons de piano. Marie de Saverny avait même institué une assez amusante parodie des bureaux d'esprit du grand siècle : les demoiselles qui venaient là, avec ou sans leur mère, étaient priées, chacune à leur tour, de recevoir les gens qui apportaient de la copie, des réclames, ou même venaient se distraire un instant dans la société des gens de lettres plus ou moins connus.

C'est ainsi que j'eus l'honneur de voir, à mon tour de réception, *Villiers de l'Isle-Adam*,

qui apportait un de ses plus beaux *contes cruels*, et qui ne voulait pas qu'on le coupe en deux :

— Oh! mademoiselle, je vous supplie de dire à votre directrice que j'aime mieux retirer ma nouvelle que de la voir mutiler. Je vous en supplie, mademoiselle.. si vous saviez ce que c'est qu'écrire... vous comprendriez!

— Je comprends très bien. Je parlerai à Mme la directrice.. il est très beau, votre conte, monsieur.

Et la directrice, haussant les épaules, me répondit :

— Encore un *lunatique* ! Sachez, Marguerite, ma chère enfant, qu'écrire, ce n'est pas s'amuser à rêver tout haut et à ne pas penser au lecteur, qui ne peut pas vous suivre. Il faut toujours se borner : *Qui ne sut se borner, ne sut jamais écrire*, a dit Boileau. Si vous croyez que votre *Dame des Bois* sera comprise par tous nos lecteurs! Elle n'est pas une création vivante; c'est une enfant qui regarde en l'air, sans manger sa soupe... elle n'existe pas.

Alors, il arriva à l'*Ecole des Femmes*, une revue très sérieuse où, d'ailleurs, on s'amu-

sait beaucoup, au moins pour celles qui s'y rendaient *sans leur mère*, une aventure vraiment extraordinaire : elle fut sur le point de faire faillite.

L'eau des Brahmas, qui sentait pourtant très bon, ne se vendait plus, son créateur ne faisait plus les fonds nécessaires au lancement de ce produit et la revue, ou plutôt sa directrice, devait au moins trois termes du 11, *de l'avenue de l'Opéra*.

Que faire ? Marie de Saverny était une femme de poids, qui ne perdait jamais le Nord, si elle consentait à perdre un embonpoint superflu ; elle alla trouver le grand *Philippart*, le célèbre homme d'affaires de cette époque.

Qu'on me permette, ici, de penser un peu à ceux qui rêvent à la lune en écrivant... et qui donnent volontiers leur copie pour rien, parce qu'ils ne savent pas encore qu'ils auront besoin de gagner leur vie avec leur plume. J'étais, moi, la dernière d'une lignée qui n'avait guère fourni à la société que des... gens de luxe : des prêtres, des magistrats, des écrivains capables de dicter leurs volontés aux voisins, sans beaucoup ménager leur fortune à venir. On avait toujours la terre ancestrale, les bois *Feytaud* ou les fermes qui,

bien gérées, rapportent, bon an mal an, les produits nécessaires. La farine de tous les pains est au moulin, sur la *Beauronne*, et les trois voitures sont dans la remise, trois voitures, dont une berline de voyage aux coussins *bleu de roi* et aux poignées d'argent. On ne la vend pas, parce qu'elle fait partie de la famille! Songez donc! *Isoline* et *Urbain* ont fait, là dedans, leur voyage de noces! On est des gens d'un autre âge, et on ne sait pas ce que c'est qu'une affaire. Les affaires, a dit quelqu'un, *c'est l'argent des autres!* Les affaires, c'est de penser sans cesse à augmenter ses revenus. Et on pense assez souvent que le voisin en a trop, puisque vous en avez beaucoup moins que lui!...

Alors, ma cousine alla trouver le nommé Philippart, ayant échoué auprès de ma mère, qu'elle avait pressentie au sujet d'un emprunt sérieux.

— Mais, répondit Mme Eymery, très raisonnable quand il s'agissait de ses intérêts personnels, ma fille vous donne déjà son roman pour rien, et elle continue à vous réserver son travail, pourquoi voudriez-vous que je vous paie pour qu'elle écrive chez vous? Il y a d'autres journaux que *L'École*

des Femmes... et Rachilde est, malgré sa littérature un peu libre, une créature très capable de travailler comme un homme. La frivolité ne l'intéresse pas...

Le nommé Philippart était le financier à la mode. Cet homme avait trouvé le moyen de payer 47.000.000 de dettes un jour d'échéance!

Il arriva à l'*Ecole des Femmes*, examina les livres, flaira l'*eau des Brahmas*, puis signa des chèques. Je copie la note que je fus chargée de rédiger pour la presse, à propos de cette mémorable visite :

« L'*Ecole des Femmes* vient de changer de commanditaire et passe aux mains de M. Philippart. C'est dire à nos lecteurs que cette intéressante revue est appelée maintenant au plus grand avenir. Mme Marie de Saverny, son éminente fondatrice, demeure attachée à la revue comme secrétaire. La grâce et le talent de cette femme sont désormais assurés de... etc..., etc... »

Je renonce à copier le reste qui est à faire vraiment rougir tous les singes de la réclame parisienne, même ceux de ce temps-ci! Je me rappelle seulement mon inquiétude, en donnant cette note à insérer; j'avais peur, une

peur folle, qu'on fasse une coquille dans le mot *grâce* et qu'on imprime *graisse*, ce qui aurait été d'un effet déplorable.

Huit jours après cette annonce mirifique, Philippart prenait définitivement le train... pour la Belgique, pendant que je prenais moi-même celui qui me ramenait en Périgord, et ma mère, indignée, me défendait de m'occuper de ma cousine, de sa revue, et surtout de son nouveau commanditaire...

Quant à l'*eau des Brahmas*, j'ignore si elle fait encore passer l'embonpoint des femmes de lettres, mais je dois certifier qu'elle peut contribuer à diminuer le volume de leurs valeurs... en banque!

CÉSARIEN...

Je veux relater ici, parmi mes *souvenirs littéraires*, une anecdote qui peut y trouver sa place, bien qu'elle ne me représente, après tant d'années, ni une rêverie à la lune, ni un conte à dormir debout, encore moins une page de roman. J'ai cependant exploité (je ne trouve pas d'autre mot) cette histoire-là plusieurs fois dans mes livres ou mes nouvelles, parce qu'elle est d'une tenue dramatique très spéciale. On n'invente pas ça!

Un matin où mon père et moi nous étions partis pour une tournée dans les bois *Feytaud*, toujours infestés de braconniers, nous avons fait la découverte d'une bête humaine, prise par la jambe dans un piège à loups. C'était un grand garçon de vingt ans qui avait d'étranges yeux, frangés de longs cils, des yeux *dans le genre des miens*, oui, je me le rappelle, des yeux de *bête sauvage*, et

quand nos deux chevaux, *Diane* et *Lison*, s'arrêtèrent en face de lui, ce garçon nous regarda fixement, sans baisser les paupières, sans pleurer, et surtout sans avoir l'air de nous implorer :

— Ben oui, c'est moi, le Césarien, fit-il d'une voix basse et rauque où l'on sentait gronder la plus terrible des colères, et aussi un désespoir, d'ailleurs très compréhensible de la part d'un véritable bandit de grand chemin, ayant commis tous les délits de chasse prévus par les lois. Il n'avait pas l'accent traînant des paysans, le patois un peu naïf du Périgord qui ressemble à un langage de chanteur de plaintes. Il parlait net, comme un qui ne daignera pas s'expliquer davantage.

J'avais fait reculer *Lison*, pour laisser toute la place à mon père. Ce n'était pas le moment de chercher à attendrir un *lieutenant de louterie*. Césarien, le seul nom qu'on connaissait à ce braconnier parce que c'était un enfant de l'hospice, avait la jambe gauche serrée à la cheville par les dents de fer d'un de ces puissants pièges à loups qu'on dissimulait, dans nos bois, sous des tas de feuilles mortes. Son pantalon, déchiré, laissait voir

une blessure qui finirait peut-être, en s'approfondissant, par lui couper complètement le pied. Il aurait fallu, à ce malheureux, autre chose que ses mains pour se délivrer, pour détendre le ressort de l'horrible machine, et il n'arrivait pas à se baisser dessus sans se blesser davantage.

Il était là depuis combien de temps ?

— Une heure, avoua-t-il, en essayant de crâner. Mais il n'ajouta pas qu'il avait un vieux carnier caché dans un arbre, un vieux sac d'où dépassait l'oreille d'un lièvre !

Mon père ne lui fit pas le moindre reproche, ni ne lui accorda la moindre bonne volonté miséricordieuse. Il se borna, en se tournant vers moi, à me dire tranquillement :

— Je vais chercher le garde. Il verbalisera et le délivrera en prenant livraison. Toi, Marguerite, tâche de ne pas le perdre de vue. Le village n'est pas loin. D'ailleurs, tant pis pour lui !

Et il partit au galop.

Ce fut, dans ma vie de jeune fille prête à tous les événements, et surtout esclave de toutes les consignes, une heure affreuse. Obéir, ou le secourir ? Comment m'y prendre ? Il ne disait plus rien, ne bougeait pas, ne

se plaignait pas. Mais ses yeux... oh! je n'ai jamais oublié ce regard-là!

Alors, je détachai mon fusil de mon épaule, mon joli petit fusil de chasse qui n'était pas du tout une *carabine de salon* et dont je savais me servir. Je le déchargeai avec soin, les armes n'ayant pas de secret pour moi, et sans lui expliquer ce que je voulais faire, sachant bien que mes mains seules ne pourraient y suffire, je mis le canon entre les deux mâchoires d'acier. Si je desserrais le moins du monde la pression, je soulagerais d'autant le patient. En faisant l'effort d'un levier, je pouvais même...

Il perdait beaucoup de sang et me regardait faire. Moi, tout en pesant de toutes mes forces sur mon fusil, je ne voulais toujours pas lui parler ni l'encourager. Après tout, il était l'*ennemi* et même le prisonnier qu'on m'avait chargée de surveiller; il s'agissait de se bien tenir pour qu'il ne pût pas me trouver en défaut, m'accuser de désobéir à mon père. Et enfin, il put retirer son pied de l'engin d'acier, en y laissant de sa peau. Il était libre...

Ce qu'il fit? Oh! ce ne fut nullement du théâtre sentimental et je suis obligée de dire

les choses comme elles se sont passées : Césarien alla ramasser un vieux carnier, d'où dépassait l'oreille d'un lièvre et, sans même m'accorder un seul regard de gratitude, boitant très bas tout en rampant très vite le long du sentier, il disparut...

Lison n'en revenait pas et grattait du sabot, en soufflant sur le piège dont l'odeur de bête humaine ne lui plaisait pas.

Quand mon père fut de retour avec le garde champêtre, je dis le plus humblement possible :

— Tu comprends, je n'ai pas été la plus forte! Il a ouvert ça avec un couteau qu'il avait dans sa poche et il s'est sauvé en emportant un carnier caché derrière un arbre. Je pense que mon père ne crut pas un mot de cette explication tout à fait incompréhensible. Il examina le piège, et le garde, un bien brave homme, se mit à lui crier :

— Mais, notre Monsieur, c'était pas à faire, bien sûr, de confier ce galopin-là à votre demoiselle. Vous avez bien de la chance qu'il ne l'a pas tuée, comme un simple lapin du Bon Dieu!

Mon père, quoique sourd, entendit cette réflexion et probablement se dit qu'il avait

une très dangereuse responsabilité au moins vis-à-vis de moi, encore vivante.

Je me remis en selle et, me tenant un peu en arrière de... *mon supérieur*, je ne risquai plus la moindre observation.

A quelque temps de là, on prit le *Césarien* en train de dévaster des nids de faisans. Il fut condamné, pour ce détail et tout le reste, beaucoup plus grave, à un an de prison. Un an se passe...

Je suis dans ma chambre, en train d'écrire, et la petite *Ermance*, la nouvelle femme de chambre (ma mère en changeait à peu près tous les trois mois, les prenant à l'hospice de Périgueux où les bonnes sœurs les lui fournissaient sans aucun renseignement), l'*Ermance* entre à pas feutrés, pour me dire mystérieusement :

— Mademoiselle, j'ai une commission pour vous.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ça demande réflexion, mademoiselle. Je sais bien que vous êtes bonne pour le pauvre monde, seulement, j'ai bien peur que... si Madame ou Monsieur le savait...

— Allons, racontez-moi ! Vous avez encore cassé quelque chose ?

— Non, bien sûr, mais c'est peut-être pire!...

Ermance est une petite femme brune et sournoise. Elle commence à essuyer le coin de ma cheminée, où il n'y a d'ailleurs aucune poussière, et elle soupire, semble très embarrassée :

— Faut que je vous raconte, parce que moi, j'ai rien fait de mal, bien sûr. Le *Césarien* est revenu; il est sorti de prison et il est bien malheureux. Il voudrait quitter le pays, rapport à ce qu'il peut pas y vivre. Personne, mademoiselle, ne veut lui donner du travail, et il dit comme ça que ce n'est pas juste, parce qu'il a purgé sa peine. Ça ne peut pas durer toute la vie, une punition d'un an!

Je ne me souviens plus trop de ce que l'Ermance me raconta encore. Il y avait une histoire de bague de la Saint-Mémoire (une foire du pays où l'on vendait des bagues de crin, ornées de perles de couleurs), et puis une promesse de lui apporter des cailles bien grasses, enfin des choses que je n'écoutais pas, puisque je ne savais pas où elle voulait en venir.

Mais je me souvenais des yeux de ce garçon, un très étrange regard *de femme*, dans des

yeux *d'homme*! Et puis aussi d'un chenapan sauvé par moi d'un affreux supplice. S'il avait encore ses deux pieds, celui-là, est-ce qu'il ne me les devait pas?

— Enfin, qu'est-ce qu'il veut, votre *Césarien*? Vous avez vraiment de bien mauvaises fréquentations!

— Voilà! il voudrait voir mademoiselle pour lui demander quelque chose parce qu'il est sûr qu'il n'y a qu'elle qui peut le sauver.

— Pour la deuxième fois! Ça, je crois que non!

Et puis, comme j'ai les décisions rapides, n'ayant jamais peur des résultats dangereux :

— Eh bien! amenez-le ici. Je me charge de lui répondre et de le mettre à la raison.

L'Ermance se sauve, laissant ma porte ouverte. Au bout de quelques minutes, je vois s'encadrer sur mon seuil le *Césarien*, que je ne reconnais que parce qu'il a encore ses yeux, des yeux étranges, très doux, clairs, lumineux, mais pas du tout en harmonie avec un visage de brute à la fois violente et cruelle, un visage qui s'est penché sur beaucoup d'agonies. Celui-là doit avoir tué peut-être d'autres bêtes que des lapins ou des faisans...

Il est très convenablement vêtu, pour un voleur sorti de prison : il a une veste de velours gris, de ce gros velours à côtes dont les meuniers se parent les jours de fêtes; dessous, pas de chemise, mais une blouse de toile bleue, un pantalon de toile bleue, avec des pièces aux genoux, pas tout à fait de la même couleur, et puis les pieds nus dans des espadrilles nouées avec des ficelles.

Pas de chapeau. Des cheveux d'un noir à reflets de pommade, peut-être lustrés chez un coiffeur.

Il attend quoi?

— Entrez, lui dis-je froidement. Je ne sais pas ce qui peut vous permettre de venir ici, mais je n'ai pas peur de vous. Je vous écoute.

Et tranquillement, je tire le tiroir de la table devant laquelle je suis assise pour écrire les nuits de pleine lune, parce que, dans ce tiroir-là, il y a toujours ma *miséricorde*, un petit poignard très *fine lame* qui date... de Louis XIII, avec sa gaine de cuir si grossièrement mais si solidement cousue.

(J'ai toujours ce poignard, et j'ai toujours un certain sentiment de sécurité quand je le regarde, sans même le montrer à personne.

C'est idiot... Mais toutes les superstitions sont toujours idiotes, et pourtant elles vous aident à traverser de très mauvais moments.)

Il arrive lentement jusqu'à moi, s'arrête, et pose sa main large sur le dossier de ma chaise :

— Je viens vous demander, mademoiselle, la permission d'aller vivre ailleurs qu'ici. J'ai couru tout le département et je ne peux pas y gagner mon pain en travaillant... même la nuit. Personne ne veut m'engager, parce que j'ai fait un an de prison et que l'on sait que je suis un braco. Tout de même, faut-il que je crève de faim... parce que, chez vous, il y a plus de lièvres et de perdrix que vous ne pouvez en manger!

Il a le teint clair d'un qui est resté longtemps à l'ombre. Je ne sais pas pourquoi, je comprends très bien ce qu'il me dit, à cause de son accent net. C'est vrai, tout de même, nous ne mangerons jamais tout le gibier de nos forêts.

— Alors? Ce n'est pas de ma faute, si les bois appartiennent à mes parents, monsieur Césarien. Je dis *monsieur*, par ironie.

— Et ce n'est pas de ma faute, mademoiselle, si je suis votre frère, qu'on m'a dit!

Je crois que toute ma chambre tourne autour de moi. Les rideaux de soie rose, le lit à courte-pointe de velours timbré d'un écusson chimérique, tous les meubles précieux et tous les bibelots inutiles, par-dessus tout, la Vierge en biscuit de Sèvres que m'a offert je ne sais plus lequel de mes directeurs religieux. Mais moi, j'écris des romans, et on ne peut pas en inventer à ma place. Je me révolte. C'est du chantage. Ce n'est pas vrai! C'est un piège... encore plus effroyable que celui dans lequel il a été pris, lui, le braconnier, sans famille et sans maître!

— Qu'est-ce que vous voulez?

— Donnez-moi de l'argent, assez pour que je m'en aille d'un pays où l'on ne veut pas de moi et que je puisse n'y jamais revenir.

— Pourquoi ne demandez-vous pas cela aux... propriétaires du *Cros*? (je n'ose plus dire : à *mes parents*).

Je sens, je sais, que cela n'est pas vrai, ni possible. Oui, ce sont des légendes. Mon père en est *un*, je l'ai entendu dire, et si c'est réel, il n'a certainement pas voulu infliger encore cette honte à un pauvre, condamner ce garçon à la misère, dès sa naissance, le

renier, le vouer à l'éternelle obscurité alors que lui, fils naturel du marquis d'Ormoï, a eu la chance d'être protégé par la fortune de son père qui voulait le reconnaître, sinon épouser sa mère, une pauvre fille sans dot.

Le chasser? C'est facile. Je n'ai qu'à sonner un domestique, appeler Ermance, cette étourdie, qui écoute de pareilles sottises.

Il me demande d'ailleurs une chose que je ne peux pas lui procurer. *Je n'ai jamais d'argent.* Je n'en ai pas besoin. Comblée par ma grand'mère de tout ce que je peux désirer en fait de bijoux, de toilettes ou de bibelots, plus ou moins nécessaires à mes goûts, je ne peux rien aller chercher moi-même chez les marchands. D'abord, je ne sais pas compter. Quand j'étais toute petite, et que nous vivions en garnison, papa me demandait souvent, en me montrant des pièces brillantes, une *jaune* et une *blanche* : « Laquelle veux-tu? » — « La *blanche*, papa, je n'aime pas le *jaune* ! » Et je préférais *dix sous*, tout neufs, à une pièce de *dix francs*!

J'ai plus de robes que je n'en peux porter. Chevaux et voitures sont à ma disposition; et si on ne voulait pas me laisser de la lumière pour écrire la nuit, c'est parce que l'on pen-

sait que je n'aurais pas besoin de faire un métier quelconque, pour devenir encore plus riche.

Il me regarde maintenant, sans rien dire. Je suis très inquiète. Je dois le mettre à la porte, puisqu'il a osé insulter mon père. Il ment d'une façon tellement évidente que ce n'est pas la peine de discuter.

Du reste, une jeune fille de bonne naissance, elle, ne doit pas se prononcer sur de pareils sujets que son éducation même lui défend d'approfondir.

Et alors, il murmure d'une voix qui semble venir de très loin, et d'une voix que je n'ai jamais entendue, et que je n'entendrai plus jamais, tandis que ses yeux de *femme*, dans son regard d'*homme*, m'implorent ou m'ordonnent :

— Marguerite!...

Il ne fait ni un geste, ni un pas de plus. Il a cessé d'espérer et je le sens prêt à disparaître, à s'en aller pour toujours, ayant perdu la partie... cette contre-partie de l'autre piège!...

Je me lève, comme soulevée par une force inconnue, et je vais ouvrir un petit *bonheur du jour*, un joli bureau où je mets des choses

qui ne sont pas d'un usage courant; des vieilles dentelles, des bijoux...

— Voilà, *monsieur Césarien*, tout ce que je peux vous offrir. J'ignore ce que cela vaut, mais c'est de l'or pur et je pense qu'on peut le vendre assez cher. Allez-vous-en le plus loin possible. Je ne crois pas que vous puissiez être mon frère, parce que, ni mon père, ni moi, nous ne sommes capables de faire un tort à quelqu'un de notre plein consentement. Je vous pardonne votre audace, votre mensonge, car vous devez être très malheureux...

Ce que je lui offre, c'est le *jaseron* de ma grand'mère qu'elle m'a donné le soir où elle était si contente de m'habiller en fille pour le grand dîner militaire...

Ah! la pauvre Bonne-Maman *Isoline*, comme elle se lamenterait, si elle pouvait voir ce que je fais!

Et pourquoi cette folie, puisque je n'ai qu'à étendre la main vers le cordon de sonnette qui pend à côté de ma cheminée? J'ai le droit de me défendre contre ce misérable. J'ai tous les droits...

Il est parti, s'effaçant comme une ombre. Il n'a dit ni merci, ni adieu. Peut-être a-t-il honte de son rôle, peut-être a-t-il peur que

j'ajoute un mot ou de mépris, ou de reproche? Je ne le reverrai jamais, j'en suis sûre, je le souhaite... et je n'ai jamais rien révélé de ce drame qui ressemble à un mauvais rêve!... à un de mes romans.

CHEZ VILLEMESSANT,
LE DIRECTEUR DU FIGARO

Oui, le ménage de mes parents se dérangeait, se détraquait, et je ne savais pas pourquoi! Si je savais bien des choses, découvertes dans les livres que je n'aurais pas dû lire, j'ignorais l'essentiel de la vie conjugale, et que peut-être la jalousie, la féroce jalousie des femmes qui commencent à vieillir, les conduit fatalement à la *manie de la persécution*, la démence capable de tout inventer pour se torturer et surtout pour faire endurer à *l'autre* des tourments inimaginables.

Ma mère avait fait ce qu'il est convenu d'appeler un mariage d'amour. Belle, riche, et très adulée par ses parents qui l'avaient laissée se livrer entièrement à sa musique, présentée un soir à l'impératrice Eugénie par son professeur *Vieuxtemps*, un grand violoniste belge, ma mère, un premier prix du

Conservatoire, était une personne sacrée par la fortune et aussi par l'admiration de son milieu, une grande rédaction de province où son père, rédacteur en chef du *Courrier du Nord*, détenait les puissances de la renommée. Elle pouvait devenir une virtuose célèbre et, à vingt et un ans, elle s'éprit d'un bel officier de l'armée d'Afrique; ce fut le coup de foudre, pas pour lui, pour elle! L'officier en question n'avait ni nom, ni fortune, rien que sa solde de capitaine de chasseurs, décoré très jeune pour faits d'armes, par le duc d'Aumale. Le bâtard d'un hobereau du Périgord, le beau d'Ormoy. Avait-il plu par le romanesque de la situation mystérieuse de ce soldat qui, lorsque son père avait voulu le reconnaître, lui avait répondu : « Epousez ma mère d'abord! » et avait gardé simplement son petit nom : *Aimeri*, comme nom propre, au lieu de prendre un nom plus sonore aux oreilles du public; avait-il triomphé surtout parce qu'un des plus beaux cavaliers de son époque, il lui représentait vraiment tout l'attrait du Prince Charmant pour les jeunes filles de 1830? Il fallut bien la donner au vainqueur, et jamais mon grand-père Urbain Feytaud

ne pardonna cette mésalliance à la belle Gabrielle qui pouvait aspirer aux plus hautes destinées, entrer, par exemple, aux *Tuileries*, comme demoiselle d'honneur.

Mon père était pourtant né en Périgord, comme tous ceux de la famille Feytaud, mais c'était justement cela qu'on lui reprochait. On connaissait l'histoire de sa naissance... un officier de fortune... oui... sans fortune!

J'avais vu le mal débiter à la guerre de 70, à la première séparation des deux époux. Ma mère ne vivait plus que pour le tourment de l'absence et elle n'attendait plus que la nouvelle de la séparation définitive. Elle ne sortait, ni ne bougeait, assise au coin de son feu, ou devant sa fenêtre, et elle qui avait été si vaillante, lors de l'affaire de l'internement de mon père à la forteresse de Strasbourg, elle qui avait tenu tête si crânement au plus terrible général de l'armée française, le général Ducros, elle se minait, se rongait dans son désespoir, sans essayer de réagir le moins du monde, ne s'occupant pas plus de sa fille que de son piano. Elle semblait frappée de vertige pour toute sa vie. Il ne reviendrait pas, elle en était certaine et le disait à qui

voulait l'entendre, ceux qui essayaient de la consoler.

Il revint... mais à jamais défiguré par la *petite vérole* qu'il avait eue à Hambourg et où il avait peut-être laissé tout le prestige physique du beau cavalier de jadis.

Ma mère était cependant jalouse, follement jalouse, et je n'y comprenais rien, car mon père me semblait à la fois un homme très raisonnable, taciturne, parce que presque complètement sourd : *un sage*.

Mes parents faisaient chambre à part et je ne me figurais pas du tout, en ce temps-là, ce qui manquait à ce couple de gens tellement distingués que l'abbé Granger, le curé de notre village, avait l'habitude de dire, en parlant de mes parents : « Ce sont des gens sérieux que tes père et mère, Marguerite... » et il ajoutait, l'index levé pour une bénédiction : Tes père et mère honoreras...

— Bien sûr, monsieur le curé, mais je ne tiens pas à me marier, moi, pour être aussi sérieux que ça dans le bonheur conjugal, car il y a de quoi en devenir fou ! C'est trop triste...

Quant à l'abbé Raoul, il hochait la tête en écoutant les divagations de ma mère, dès qu'elle lui faisait ses confidences, étranges

confessions qui n'avaient rien de l'humilité chrétienne :

— Mademoiselle Marguerite, il faut prier pour que Dieu éclaire les ténèbres de ce cerveau!

Si j'avais révélé à Mme Eymery le prétendu secret de la naissance du *Césarien*, je ne sais pas si ce pauvre diable serait sorti vivant de chez elle!..

Alors, ma mère me conduisit à Paris, un beau matin, pour y faire une démarche qui, selon son entendement de personne avertie par les *esprits* dangereux de la famille, aurait le meilleur des résultats :

Il est complètement ridicule de se perdre dans les petites rédactions de journaux de modes ou de courriers de province. On n'a qu'à s'adresser aux grands quotidiens de Paris. *Le Figaro*, par exemple, voilà qui vaut de se voir insérer. Pas la peine de risquer des éreintements sans une publicité qui vous rapporte au moins la grande gloire.

J'étais médusée. Je sentais la folie au fond de ce subit emballement pour ma *future gloire*, car, moi, je devinais que... l'on doit errer beaucoup avant d'arriver à se découvrir soi-même.

Seulement, quand on a dix-huit ans, et qu'on ne peut pas aller seule nulle part... sinon dans les bois Feytaud!

Ce jour-là, Mme Gabrielle Eymery avait mis sa robe de faille grise à volants de Chantilly, son châle des Indes à fond noir, et sa capote de velours bleu, ornée d'une plume d'autruche. Elle était très femme du monde, très correcte, et portait des gants blancs.

Moi, je ne sais plus comment j'étais vêtue, mais je me sentais presque malade d'avoir à me mesurer avec le plus grand directeur de journal du temps, M. de Villemessant, rédacteur du *Figaro*.

S'il y a un supplice, pour un débutant dans les lettres, c'est de savoir *d'avance* comment on va être envoyé promener — soi et sa copie...

Victor Hugo était un bon grand-père capable de pardonner une audace de petite provinciale mais... Villemessant?... Une fois le grand escalier à rampe de bois sculpté de la rue Drouot gravi, avec l'assentiment d'un secrétaire plein de respect pour la robe de faille grise et les volants de Chantilly, on se trouva dans un bureau somptueux et devant un homme assez gras, l'air fort intelligent,

qui contemplait ma mère d'un air moqueur, mi-figue, mi-raisin, pourtant se demandant s'il avait à faire à la mère d'une future actrice ou à une ancienne comédienne venant lui proposer des billets de théâtre, sinon de loterie.

Quand il eut compris qu'on lui demandait de bien vouloir insérer chez lui, le plus gratis du monde, bien entendu, un conte intitulé : *le Chat jaune* (le choix n'était pas de moi!) et qu'on se recommandait de Charles Daubize, un de ses correspondants en province, il partit d'un éclat de rire et se tourna vers moi, qui commençais à avoir presque les larmes aux yeux :

— Ah! rit-il, pouffant toujours, c'est cet imbécile de Daubize qui vous a indiqué mon journal comme capable de lancer cette petite fille, une oie blanche qui a, ma foi, de beaux yeux, mais, chère Madame, je ne suis pas le directeur d'un journal qui vend des tartines de confitures à ses lecteurs et vous feriez mieux de chercher à lui faire épouser mon correspondant de province qui doit en être amoureux. Voyons, Mademoiselle... comment? Mademoiselle *Rachel*, en voilà une idée de s'appeler *Rachel*, quand on a ce petit

air de pensionnaire timide. Ah! Ah! très bien : *le Chat jaune*... Je vois d'ici l'animal!

Ma mère était non seulement indignée, mais encore elle se sentait absolument de son avis quant à son appréciation sur les jeunes filles qui veulent se produire en littérature, et sans quitter son air de mère noble, qui traite d'égal à égal avec n'importe quel père noble, et sans aucune transition, elle se mit à lui expliquer pourquoi elle avait consenti à une démarche inutile ou ridicule :

— Vous comprenez, mon cher Monsieur, c'est une vocation aussi réelle qu'une vocation religieuse; elle passe son temps à lire et à écrire, ou à courir n'importe où, pour se faire prendre pour ce qu'elle n'est pas. M. Charles Daubize, qui vous a demandé de nous recevoir, prétend qu'elle a beaucoup de talent mais moi je n'en sais rien et je pensais que, peut-être, vous lui insérieriez un de ses contes, histoire de lui prouver qu'elle se trompe... ou qu'elle a raison.

Et ma mère, l'air absolument à son aise, comme dans un salon où elle aurait discuté musique, sinon littérature, jouait avec ses gants, sans se soucier de la gravité de sa démarche.

— Dites donc, chère Madame, êtes-vous bien certaine que votre fille ait écrit *le Chat jaune*? Est-ce qu'elle ne l'aurait pas plutôt donné sa langue, à ce chat-là, car elle me fait l'impression d'être muette.

En effet, il m'était impossible de desserrer les dents et je commençais à songer à fuir cette abominable épreuve, d'autant plus ridicule que l'homme qui me l'infligeait était à cent lieues de deviner que je venais là, contrainte et forcée de l'endurer par respect pour la volonté maternelle.

Villemessant finit par se lever pour nous signifier que l'audience était terminée, puis il appela un de ses rédacteurs, aux écoutes, probablement :

— Tenez, mon cher, reconduisez ces dames, qui se sont certainement trompées d'étage. Elles se croient au rayon des faveurs d'un grand magasin! La petite est charmante mais elle a peur, sans doute, de faire une faute de français en parlant, car elle n'a rien dit, malgré sa prétention à remplacer George Sand.

En bas, dans la rue, ma mère me dit, en daignant s'amuser de l'aventure :

— Voilà un Monsieur que je n'aurais pas

du tout l'idée d'inviter chez moi. Non seulement il est vulgaire, mais j'ai peine à croire que ce soit le vrai directeur du *Figaro*. Il est très mal informé, pour un journaliste, ou Charles Daubize n'a pas dû lui faire la commission qu'on lui avait donnée.

Je ne suis jamais retournée au *Figaro*, même pas pour y rapporter un livre, du temps de mon mari, Alfred Vallette, directeur du *Mercure de France*.

Il y a des aventures ou des moments bien littéraires qui vous laissent un souvenir vraiment inoubliable!...

CHEZ DENTU, LE GRAND ÉDITEUR

Dentu avait sa maison d'édition située au cœur du Paris élégant, passage du *Palais-Royal*.

C'était un petit homme replet, vif, aimable et, avec moi, se montrant, dans le bon sens du mot, vraiment paternel. Il avait accepté mon premier livre, un roman des plus romanesques, sinon romantiques, parce que cette histoire ahurissante avait été tout d'abord publiée en feuilleton à *l'Estafette*, dirigée par Léonce Détroyas, gendre d'Emile de Girardin, et que Sarah Bernardt m'avait obtenu une préface d'Arsène Houssaye. *Monsieur de la Nouveauté*, le précurseur du trop fameux *Monsieur Vénus*, était un plaidoyer contre l'introduction des hommes dans les magasins où allaient un peu trop souvent, à mon humble avis, des dames soucieuses d'essayer de nouveaux costumes. J'ai complètement oublié pourquoi j'avais découvert que cette

habitude de se faire servir par des femmes de chambre masculines devenait assez souvent d'une dangereuse immoralité. Personnellement, j'étais habillée par une vieille couturière qui travaillait très bien, venait en journées chez nous, était peu payée, et m'apportait des sucres d'orge, pour me faire prendre patience durant les essayages.

Dentu causait volontiers avec moi; il m'initiait au dangereux métier des lettres et ne me prenait ni la taille ni le menton.

Un jour, il me parut plus paternel, plus grave que de coutume, et, m'indiquant un siège devant son bureau sur lequel régnait un désordre impressionnant, il me dit :

— Mon petit auteur, j'ai à vous parler sérieusement, parce que vous me paraissez bien seule, dans cette chienne d'existence. Vous sortez, à dix-huit ans, de votre famille provinciale où, sans doute, vous faites la pluie et le beau temps en votre qualité de phénomène, c'est-à-dire de nouvelle étoile du ciel littéraire, mais vous ne savez pas encore ce que vous réserve l'avenir et vous ne vous doutez même pas qu'on peut avoir des ennemis... particulièrement chez les femmes de lettres! (il leva au plafond ses petits bras

courts et ses yeux indignés). Ma pauvre demoiselle Rachilde, on ne s'imagine pas ce que les dames, les plus respectables en apparence, sont capables d'inventer pour vous nuire ou se venger de je ne sais quelle injure. Moi, qui en reçois pas mal, je suis souvent obligé de faire semblant de croire tout ce qu'elles me racontent, mais je devine presque toujours leurs intentions, quand elles me découvrent les secrets de leurs meilleures amies. Voilà ce qui vous arrive à vous, et je tiens à vous mettre tout de suite en garde contre de mauvais propos. Si on vous servait ça dans un journal sérieux ce serait déplorable, pas pour moi, votre éditeur plus ou moins responsable, mais pour vous, le jeune, trop jeune nourrisson des muses.

J'ai donc reçu ici même, devant ce bureau, une dame, certainement distinguée, une de ces femmes à salon académique, qui font métier de renseigner les journalistes en mal de copies, laquelle personne ayant bons bec et ongles, m'a déclaré sous le manteau et me faisant promettre de n'en rien dire, que, tenez bon la rampe, Rachilde, *ce n'était pas vous qui écriviez vos œuvres, romans, nouvelles ou articles.*

Je me mis à rire, parce que je trouvais ça presque flatteur. Combien de fois on s'était étonné de me voir traiter des questions très au-dessus de mon âge, sinon très en dehors de ma compétence, des sujets indiquant une instruction qu'on ne peut généralement posséder sans avoir beaucoup vécu ou beaucoup lu.

— Monsieur Dentu, je suis l'élève d'un Jésuite qui en savait long et qui avait pour mission de me faire obtenir tous les brevets possibles. Je ne vais pas au bal, moi, dans mon vieux monastère de province, et je possède la bibliothèque la plus riche qu'on puisse rêver. J'ai peut-être eu le tort de me permettre toutes les curiosités défendues, mais en quoi cela peut-il me nuire à vos yeux ou aux yeux d'un public ignorant mon âge, sinon ma qualité de... trop jeune fille?

— Moi, ça m'est égal, parce que je m'en rapporte à la signature de mes auteurs. A eux de se débrouiller avec leurs collaborateurs, bien entendu, mais je connais la perfidie de certains journalistes, et si la dame en question veut se mêler de vous faire du tort, elle peut arriver à vous mettre dans une fâcheuse situation, ne fût-ce que, par exemple, vis-à-vis

de vos droits d'auteur. Me voyez-vous, moi, Dentu, en face d'un bonhomme qui affirme avoir écrit : *Monsieur de la Nouveauté* et me le prouve ?

Je commençais à trouver la plaisanterie très mauvaise.

Qui pouvait bien être cette ennemie, et pourquoi désirait-elle me mettre en très mauvaise posture devant mon éditeur ou, plus tard, devant mes lecteurs ?

Et, mentalement, je cherchais le nom de la dame, avant qu'on me l'apprenne. Georges de Peyrebrune, le romancier, très estimé à cette époque, de la *Revue des Deux Mondes*; Camille Delaville, l'ex-secrétaire, dernier en titre, d'Alexandre Dumas père, et cette étrange Marc de Montifaut qui comme moi, mais bien avant moi, s'était habillée en homme pour conduire des chevaux, pas de selle, mais, paraît-il, des chevaux de charretiers!... Non, vraiment, je ne pensais pas que ces personnes, ou très respectables, ou d'un milieu très loin des salons qui daignaient m'accueillir, m'en voulaient au point de venir pressentir mon éditeur de mon... indignité.

— Et elle vous a dit son nom ? demandai-

je, très ahurie par cette révélation désagréable.

Elle s'en est bien gardée; mais elle est certainement dans le métier, car elle a un aplomb tout à fait à la hauteur de sa conversation. Très informée. Elle se vante de fort belles relations et, ma foi, de connaître des personnages que ni vous, ni moi, nous n'avons l'habitude, je crois, de fréquenter : le Général de France qui fut en passe de devenir ministre de la guerre, le Préfet de Police, Puybaraud, et puis l'astronome Camille Flammarion dont la femme fut, paraît-il, une de ses amies de pension...

Je me levai, brusquement secouée, tout à coup, par une étrange émotion. Il me semblait que j'étais en face d'une barrière, la fameuse barrière d'un mètre dix, quand il me fallait la franchir avec ma *Lison*, et que je me disais, pour me donner du courage : « Après tout, je ne vais peut-être pas tomber ! Allons-y en fermant les yeux, ce n'est qu'un mauvais moment à passer. Je veux savoir... »

— Monsieur Dentu, est-ce que vous pouvez vous rappeler un détail de la toilette de cette dame ? Sa robe ? son chapeau ? enfin, une chose vous ayant frappé ? Je sais bien qu'un

homme occupé comme vous n'y fait pas grande attention. Cependant, vous avez eu le temps de la regarder, puisque vous n'aviez rien à lui répondre, ne la connaissant pas du tout.

— Attendez, mon petit! Je crois me souvenir qu'elle était fort élégante. Elle portait un très beau cachemire des Indes, *un vrai*, et son chapeau bleu, une jolie capote de velours, s'ornait d'une plume d'autruche blanche...

Je poussai un cri, et tendis les mains vers le bureau de mon éditeur, pour m'y accrocher désespérément.

Cette femme-là, *c'était ma mère!*

Il ne devait pas le savoir. Non, il ne fallait pas qu'il pût deviner à quel point j'étais une créature maudite.

Il me semblait que, vraiment, cette fois, je tombais de très haut; je découvrais enfin un des gouffres de la vie où les ténèbres nous environnent sans qu'on puisse espérer revoir la lumière. C'était la première fois que je trouvais la preuve de sa folie... mais mon père, lui, l'avait devinée sans doute depuis longtemps, lui qui désirait tant me marier toute jeune, me garer, à sa façon, de

l'affreuse menace... et mes grands-parents que j'avais si souvent surpris se touchant le front d'un geste que les autres, ni moi, surtout, nous n'osions pas prendre au sérieux...

Et là, devant le pauvre petit père Dentu qui n'y comprenait plus rien, se désolait, ne pensant pas que je pouvais être tellement sensible à une première piqure dans mon amour-propre de jeune auteur, de jeune auteur trop gâté du public.

— Voyons, voyons, ne pleurez pas comme ça, mon cher garçon manqué. Il faut être plus fort que les autres quand on veut écrire comme un homme, sapristi! Alors, vous la connaissez, la dame? Elle est dans les lettres? C'est peut-être une de ces femmes qui ont une revue de modes, une personne que vous aurez froissée en la dédaignant parce qu'elle voulait avoir votre nom chez elle, une rédactrice de l'*Ecole des Femmes*? Est-ce que vous ne m'avez pas dit que vous aviez une parente...

— Non! Non! Monsieur Dentu, pas une parente... je ne sais pas qui c'est, mais c'est plus fort que moi, ça me fait beaucoup de peine! Je vous jure que c'est bien moi qui ai écrit mon livre... d'ailleurs, il n'est pas

si bien écrit, que ça... et si jamais j'en écrivais un autre... oh! je vous assure que personne n'osera me le disputer... je veux demeurer seule!

— Allons! allons! mon enfant, me répétait le bon Dentu, tout bouleversé par mon chagrin, qu'il n'aurait jamais cru si profond pour une histoire de femme jalouse et d'ailleurs inconnue, calmez-vous, *c'est le métier qui entre*, comme on dit, et vous en verrez bien d'autres!...

CHEZ CAMILLE FLAMMARION

J'avais écrit, en effet, mon premier roman sous la prétendue dictée *des esprits*, et il n'est jamais permis, je commençais à le croire, de mystifier ses parents, même dans la meilleure des intentions.

L'abbé Raoul, mon précepteur Jésuite; l'abbé Granger, mon confesseur, toujours si indulgent, m'avaient un jour déclaré que j'avais pour mission, sur terre, de sauver mes parents de l'enfer, de les convaincre, une bonne fois, que les morts ne reviennent pas dans *les pieds d'une table*, pour y dire des choses aussi ridicules qu'inutiles, et que frapper un morceau de bois de l'index, en murmurant, d'un air très respectueux : « Cher esprit, êtes-vous là » est une pratique non seulement défendue par l'Eglise, mais encore dangereuse pour la raison.

Ma mère y croyait-elle? Ou faisait-elle là un apprentissage de la démence qui la hantait depuis longtemps, cherchant, pour son cer-

veau, une cause surnaturelle à son désir de nuire à celui du voisin? Lorsque j'inventais, d'accord avec mes directeurs de conscience, toute une histoire *spirite*, sinon *spirituelle*, pour leur prouver que rien ne nous vient de *l'au-delà*, au moins en fait de littérature profane, je voulais d'abord m'émanciper sous le rapport de l'imagination, les habituer à un langage plus hardi que celui d'une jeune fille du meilleur monde, les convaincre aussi de la possibilité, pour un esprit très vivant, de se montrer à la hauteur des esprits qui reviennent pour étonner les pauvres gens qui cherchent le mystère de l'au-delà où il n'y a jamais que la mystification.

— Et quand ils seront très convaincus que vous faites, comme eux, *tourner les tables*, ajoutait l'abbé Raoul avec un sourire presque cruel pour un père de l'Eglise, vous leur avouerez le secret de ce tour de passe-passe et que, si une demoiselle de quinze ans peut le faire, des intéressés à en tirer profit peuvent, en le perfectionnant, arriver à vivre en exploitant le nom des morts célèbres. »

D'ailleurs, j'avais déjà remarqué que la naïve vanité des *spirites* de tous les milieux ne faisait jamais revenir dans l'écriture de

leur médium que des célébrités des plus connues, des grands poètes qui faisaient des vers faux et des savants des plus distingués qui avaient l'imprudence d'ignorer l'*a, b, c*, de leur ancien métier de savant.

— Oui, déclarait le bon abbé Granger, le plus simple des *esprits* religieux, il n'est pas défendu de combattre Satan avec ses propres armes. Il faut, Marguerite, pour sauver nos innocents pécheurs, leur montrer les dessous des cartes. S'ils te croient capable d'inventer une pareille histoire, toi, une *enfant de Marie*, de quoi ne seront pas capables tous ces farceurs qui font parler tantôt une Jeanne d'Arc, tantôt un Voltaire?...

« En effet, ajoutait l'abbé Raoul, je n'ai jamais vu revenir, dans le guéridon de Madame votre grand'mère, l'esprit d'un charbonnier ou celui d'un de vos anciens domestiques! »

Camille Flammarion, le grand astronome, avait épousé une amie de pension de ma mère, une très charmante femme, aussi 1830 que possible, qui s'appelait Sylvie, et avait obtenu d'elle que leur voyage de noces pût se passer... *en ballon!* Sylvie disait de son mari, qu'elle appelait dans l'intimité :

flamme : « C'est un magicien qui peut faire revenir les morts et qui est en correspondance avec tous les grands esprits de tous les siècles. » Je crois qu'elle en avait un peu peur, et qu'elle n'osait pas lui demander pourquoi il ne se contentait pas de regarder tourner les astres dans la formidable lunette d'approche de son observatoire, au lieu de faire tourner les tables!

Camille Flammarion, un esprit d'aventures célestes, était arrivé à ces pratiques anti-religieuses parce que presque tous les hommes cherchent la vérité en présence du mystère de la création. Cet homme qui se trouvait en perpétuelle contemplation de la pluralité des mondes, qui pouvait mesurer l'immensité de l'univers, était sans doute fatigué de l'infini et cherchait une vérité plus... palpable dans le spiritisme, il voulait probablement *toucher du bois*, pour se défendre contre la fatalité.

Le *spiritisme* a été (est encore, je pense) une sorte de franc-maçonnerie cérébrale qui forme une secte allant de la simple tireuse de cartes au plus renseigné des professeurs, et aussitôt qu'un semblant de phénomène est annoncé : coups frappés dans une porte, apport de fleurs tombant du plafond, ou *ecto-*

plasma apparaissant dès que la lumière s'éteint, la secte est en émoi.

Introduite par ma mère chez les Flammarion, j'y fus très gracieusement reçue, mais, sans aucun doute, l'amie de pension de Gabrielle fut informée de mes qualités... psychiques. Ma mère n'avait rien oublié! Interrogée par Camille Flammarion à ce sujet, je me mis à rire, et je lui avouai que j'avais inventé cette histoire d'un gentilhomme *suédois* (pourquoi *suédois*?) de toute pièce pour éclairer mes parents... aux dépens de leurs croyances si vraiment particulières à propos des esprits frappeurs. Flammarion, *flamme*, pour sa crédule moitié, se rembrunit devant mon insolente assurance de frondeuse.

— Etes-vous sûre que ce *Rachilde*, que vous croyez avoir inventé, n'existe pas... très en dehors de vous?

— Mais je n'ai voulu, en le créant et en essayant d'y faire croire à mes parents, que leur démontrer que le romancier, le compositeur de drames est le seul esprit, bon ou mauvais, l'animateur de la fiction. J'écris des romans; donc je fabrique de la vie artificielle (et j'ajouterai, un peu trop fièrement) je pense... donc je suis.

Flammarion secoua sa crinière de grand magicien amoureux des étoiles, une chevelure superbe :

— Il ne faut jamais douter de l'influence du cerveau disparu, murmura-t-il, sur le cerveau encore vibrant. Nous ne sommes, nous, les favoris de la pensée, les croyants ou les incroyants à la vie future que des machines se succédant les unes aux autres, toujours animées du même esprit, qui est peut-être Dieu...

— ...ou le Diable, cher monsieur Flamme!

— Il n'y a ni Dieu, ni Diable, ma petite étoile trop en papier; il y a que les vivants sont les *victimes*... ou les *favoris* des morts qui reviennent pour les pousser vers la vérité... et nous ne saurons jamais rien, si nous n'y mettons pas notre humble volonté de chercheur. Moi, j'ai entendu, j'ai vu, pourquoi doutez-vous? Votre grand-père, un spirite convaincu, j'ai lu son livre, car il me l'a envoyé, est bien persuadé que vous êtes sous la domination de ce *Rachilde*, dont le nom plus ou moins *suédois*, vous fut imposé par les coups d'un pied de table...

— En effet, je me suis même fait un bleu au genou, en la soulevant à ce propos!

— Vous vous l'imaginez, mais l'esprit de ce *suédois* vous ordonnait de faire ce geste.

Par respect pour un savant en correspondance directe avec *l'astral*, je ne voulus pas me permettre de discuter plus avant, mais j'avais la preuve que ma mère et ses parents, *Isoline* et *Urbain*, continuaient à me croire sous la domination d'un mauvais esprit s'appelant *Rachilde*, et c'était pour cela que leur fille, encore plus folle que leur propre croyance dans le spiritisme, prétendait que : *ce n'était pas moi qui écrivais mes livres*. Elle était de bonne foi dans sa folie, mais elle pouvait, comme le peuvent tous les fous, me faire le plus grand tort, puisqu'elle était libre...

Et les Flammarion ? Et tous ceux qui ne sont que des *spirites* sans arriver à en perdre la tête tout à fait ? Il est fort difficile, je crois, de différencier une croyance d'une religion, une superstition absurde de la vérité présente...

Qu'est-ce que l'imagination ? C'est peut-être, en effet, l'esprit d'à côté, celui de l'autre, c'est la légende qui domine l'histoire, l'histoire qui n'est jamais la même lorsqu'elle est enregistrée par deux esprits différents.

Et un jour, un célèbre *médium*, venu tout exprès d'Italie, une femme qui portait un nom fort estimé dans les annales... psychiques, vint demeurer chez Camille Flammarion, le grand astronome résidant, à cette époque de l'année, dans son château de Juvisy où il avait érigé son personnel observatoire. Le *médium*, le héros du genre, certainement, fit tourner les tables avec une telle merveilleuse dextérité, qu'en s'en allant il détourna tous les bijoux de Sylvie, les emporta dans la ronde!

Cela ne guérit nullement le grand illuminé.

— Mais, déclara Camille Flammarion, ce n'est pas une brebis galeuse qui peut contaminer tout un troupeau! Si un instrument est mauvais et joue faux, cela n'empêche pas le morceau de musique de résonner juste dans l'oreille du croyant.

Il n'y a que la foi qui sauve.

La première fois que j'allai en soirée chez Mme Sylvie, son très aimable mari me fit un assez joli tour de passe-passe qui pouvait soutenir la comparaison avec la malice d'un très mauvais esprit.

Il s'agissait de me montrer la lune.

Et, avec les invités, tous autour de moi, on

me fit mettre l'œil à l'*objectif* où je m'aperçus que je ne voyais rien... parce que le malicieux astronome l'avait fermé!

J'étais navrée. Je savais bien que je n'y voyais pas, comme tout le monde, hélas!

— Allons donc, insista Flammarion très gravement (et je perçus quelques rires étouffés parmi l'assistance), vous n'êtes pas aveugle, je pense, avec ces yeux-là? Regardez mieux, ma petite Rachilde.

Je compris tout de suite, et, pour qu'on ne se moque pas de moi, je m'extasiai, je leur servis un portrait de la lune que j'avais, du reste, lu dans un article de mon aimable mystificateur. Il n'y manquait ni le *Mont des Soupirs*, ni la *Mer de la Soif* et aucune des curiosités à jamais immortalisées par mon professeur d'*au-delà*.

J'avais une bonne mémoire, à défaut de bons yeux.

— Cette enfant doit être visionnaire! s'écria-t-il, vraiment charmé... ou ne se souvenant plus de ce qu'il avait écrit, ou devenant mon complice en mystification?

Pour vivre en bonne intelligence, faut-il donc toujours mentir?

LES CHATS DE BARBEY D'AUREVILLY

Le correspondant de guerre du *Figaro*, pour les *Grandes manœuvres*, Charles Daubize, celui qui nous avait si mal recommandées à M. de Villemessant, était un très bon garçon, qui n'avait certainement pas inventé la poudre, mais qui ne savait plus que faire pour s'excuser auprès de moi de l'étrange réception qu'on nous avait offerte, dans ce quotidien du... meilleur monde.

« Mon Directeur est terriblement lunatique », m'avait-il avoué, lorsqu'il apprit notre déception, ou plutôt celle de ma mère, Mme Eymery, qui ne pouvait admettre qu'on n'eût pas besoin du *Chat jaune* dans le premier quotidien de l'époque. Alors il m'obtint, pour me consoler, en ayant l'idée que j'avais besoin d'une consolation quelconque, une entrevue avec l'auteur des *Diaboliques*, l'homme de lettres le plus redoutable de ce moment-là, Barbey d'Aurevilly... mais, cette

fois, c'était lui, Daubize, qui me montrerait...
le diable.

Charles Daubize était une gravure de modes, un homme très élégant, genre mousquetaire pour pension de jeunes filles, sinon couvent, et sans autre talent que sa façon de porter une moustache très militaire sur une figure un peu poupine et l'habitude de vous esquisser des gestes de maître d'armes à tous propos, surtout quand on n'avait aucune envie de se battre avec lui. Il était le chevalier servant de toutes les femmes de lettres, leur offrait son bras, son parapluie, ou même son nom quand il pensait devoir faire une déclaration pour le bon motif. Au demeurant, le meilleur camarade et le plus simple des reporters, presque toujours à la recherche d'un sujet à traiter avec des phrases grandiloquentes, et s'en tirant dans une prose dont le style était malheureusement emprunté à Alexandre Dumas. Je lui dois quelques portraits à la plume dans les quotidiens où je plaçais des articles en ce temps-là, lesquels portraits ne dépareraient certainement pas un Musée Grévin.

Il était un commensal de l'antichambre de Barbey d'Aurevilly, grâce, j'en suis cer-

taine, à sa moustache de mousquetaire sans emploi bien défini et surtout à sa courtoisie très grand siècle.

Et puis, il était fort bien en cour auprès de Mlle Read, la gardienne de tous les fameux chats de Barbey d'Aurevilly.

La première fois que j'eus l'honneur d'être présentée à cette charmante fille, je fus séduite par sa douceur et sa manière d'entourer le maître d'une déférence qui imposait au nouveau venu un respect, sinon de commande, tout au moins très capable de faire illusion à ce redoutable chevalier des dames de l'enfer galant.

Je dois avouer que cela sentait, chez elle, ou chez lui, terriblement *le matou!*

Il y avait là, se prélassant dans tous les coins, des chats, jeunes ou vieux, des animaux aimables ou montrant les griffes, lesquels avaient tous les droits, même celui de renverser l'encrier.

Mlle Read m'a représenté tout de suite le type de celle que l'on pourrait appeler *l'anglaise de qualité*. Blonde, mince, les yeux clairs, et la voix très douce, elle était là l'*Egérie*, mais elle ne fut jamais une importune et, sans elle, sans cette affection filiale et surtout

respectueuse dont elle entourait le grand écrivain si fantasque et, parfois, si injuste, il serait certainement tombé dans un ridicule dont personne, peut-être, n'aurait pu le préserver. Ses prétentions vestimentaires allaient de la cape d'andrinople au veston de velours frangé d'argent, et il se fardait, se teignait, mal, les cheveux, les sourcils, portant des bagues aussi fabuleuses que fausses, au moins sous le rapport de la chevalière ancienne certifiant des armoiries incontestables.

— Mademoiselle, me déclara-t-il, d'un ton à la fois solennel et ironique, je suis certain d'avoir eu pour vous, dans une vie antérieure, un sentiment que je ne peux pas vous prouver aujourd'hui, car je suis Chevalier de Malte.

Un peu interloquée par cette déclaration qui ne me paraissait pas de mise, au moins dans une première entrevue, je lui demandai simplement sa bénédiction, supposant qu'un chevalier de Malte devait avoir fait des vœux de chasteté. Puis il se mit en devoir de me garer de tous les journalistes que je connaissais, en me dévoilant leurs défauts et même leurs crimes.

Barbey était surtout un excessif en paroles,

mais il n'aurait pas fait de mal, ni à un homme de lettres, ni à une femme de réputation douteuse, parce que, selon lui, les humains étaient conduits par des démons assortis à leurs vices et ne restaient nullement responsables de leurs actes.

Je n'ai jamais entendu dire quoi que ce soit contre Mlle Read; c'est même, je crois, la seule femme ayant pu vivre dans l'intimité d'un grand homme sans en souffrir au point de vue de sa réputation. D'ailleurs, on sentait, chez elle, une telle simplicité de cœur, qu'elle n'avait peut-être pas même l'idée que ce grand homme fût autre chose qu'un grand prêtre... ou un sorcier du verbe, tout simplement l'envoûté de ses propres écrits.

« Je n'ai vraiment eu peur, avait-il déclaré un jour à un indiscret questionneur qui lui demandait comment il travaillait, s'il aimait à écrire dans le silence de la nuit ou à la clarté du soleil, oui, Monsieur, je n'ai vraiment eu peur que de la phosphorescence des yeux de mes chats! Quand ils sont sur ma table, qu'ils se mêlent de flairer mes papiers, je sais qu'ils m'apportent un reflet de l'enfer, *de l'encre qui me manque!* Sans eux, je ne comprendrais pas l'ennemi du genre humain.

Il y a, en effet, dans l'histoire d'un certain *rideau rouge*, quelque chose de vraiment diabolique, et qui n'a d'ailleurs aucun rapport avec la vulgaire *andrinople* dont *Barbey d'Aurevilly* se drapait pour effarer les petits journalistes sans expérience à propos des étoffes de luxe.

DANGEREUSE EXPLICATION

Il était impossible de parler à mon père confidentiellement, parce que, devenant de plus en plus sourd, il fallait hausser la voix, presque crier pour se faire entendre, et pourtant je désirais l'informer de ce qui m'était arrivé à Paris, chez Dentu. Je n'avais rien laissé paraître de mon secret chagrin à ma mère et elle ne se souvenait même peut-être pas de l'histoire étrange qu'elle avait racontée au sujet de mes prétendues relations spirites. Ce qu'il peut y avoir de plus effrayant chez les fous, c'est leur parfaite indifférence au mal qu'ils peuvent causer à leurs proches et leur très réelle *innocence* de procédés. On aurait prodigieusement étonné Mme Eymery, si on lui avait prouvé qu'accuser sa fille de plagiat ou de collaboration douteuse était tout simplement la déshonorer. Plus tard, quand elle fut reconnue pour une démente ayant sur-

tout la *monomanie de la persécution*, une des plus funestes de toutes, elle se défendit de vouloir me nuire : « Ce que je vous dis là, c'est pour vous mettre en garde contre le *mauvais esprit* qui l'anime; Marguerite n'est pas coupable, puisqu'elle obéit à plus fort qu'elle! »

Seul, un médecin savait tout de suite à quoi s'en tenir. Et il me fallait conserver l'allure d'une enfant respectueuse de l'autorité maternelle, la remercier de me chaperonner dans la vie mondaine ou littéraire!

Il me fallait aussi parler à mon père, finir par découvrir avec lui le meilleur moyen, sans manquer de respect à la dame inconnue de mon éditeur, d'éviter ses retours offensifs.

Donc, ce matin-là, étant partis tous les deux pour une tournée dans les bois *Feytaud*, mais à pied, malgré nos fusils, je choisis le moment propice à une conversation intime en plein air, loin de toute habitation où je pourrais, sans risque d'irruption de domestiques ou de parents, paysans, chasseurs, sinon braconniers, lui apprendre ce qui me tourmentait pour l'avenir. Dans un an, je serais majeure et, ou je m'en irais seule, avec l'assentiment du chef de la famille, ou j'accepterais la

vie commune avec une femme, d'ailleurs absolument incapable de se diriger raisonnablement elle-même.

Je revois encore ce coin de bois, ce haut de la colline qui dominait ce que l'on appelait *la fosse des chiens*, un ravin, sous des grands châtaigniers. Très loin du Cros, et de tout endroit fréquenté par les gardeuses de moutons, ou les paysans, coupeurs de ronces pour leur feu, on pouvait être sûr de ne pas être entendu dans ce coin-là!

Je m'étais assise sur un arbre mort, devant mon père qui tordait une cigarette en contemplant ces rochers gris, perçant le sol, çà et là, en imitant comme le dos ou la tête d'une bête mal enterrée, lesquels nous avait donné une idée de meute à jamais arrêtée par on ne savait plus bien quel cataclysme.

Par échappée, on apercevait la vallée de la *Beauronne*, la petite rivière qui nous inondait les prairies pendant l'hiver, à la fonte des neiges, nous séparant du reste du monde, une petite rivière capricieuse, dont on ne connaissait jamais les intentions perfides, mais remplie, pourtant, d'excellentes écrevisses.

Là-bas, tout là-bas, dans une brume matinale, on pouvait situer les murs du couvent

de *Chancelade*, une très ancienne abbaye, un prieuré dont la maison, la vieille maison du *Cros*, avait dû être une des dépendances religieuses.

On n'entendait guère que les merles s'appelant avec de doux sifflements et, quelquefois, une châtaigne qui rebondissait de branche en branche, une oubliée, sèche comme un caillou.

J'étais fatiguée, très mauvaise marcheuse parce que presque toujours à cheval ou en voiture, et je dis à mon père, en prenant enfin mon courage à deux mains, d'abord pour poser mon fusil sur mes genoux et ensuite entamer le terrible sujet qui me poignait le cœur :

— Papa, je voudrais te parler, et te demander de me garder le secret pour ce que j'ai à te dire.

Il s'agit de maman...

Il s'assit à côté de moi, oubliant d'allumer sa cigarette, tendant l'oreille, et me regardant de ses yeux graves, sévères.

Et alors, je lui racontai la triste découverte que j'avais faite, de cette ennemie inconnue chez mon éditeur, en dépouillant l'histoire, bien entendu, de tous les commentaires plus

ou moins inutiles, des appréciations indignées du bon Dentu.

— Tu comprends, papa, je ne dis pas que j'ai eu raison de me moquer de mes grands-parents à propos de *leur table tournante*, mais si maman continue à croire que j'écris sous la dictée d'un esprit, malgré ce que j'ai avoué, à elle et à eux, en présence même de l'abbé Raoul qui me servait de témoin... à décharge, je ne sais pas du tout si je peux aller à Paris chez des éditeurs ou des journalistes, sans craindre ce qu'elle ira leur apprendre en dehors de moi. C'est déjà bien difficile d'arriver à leur plaire, mais avoir sa propre mère contre soi, c'est à n'y pas tenir!

Je vis les moustaches de mon père, sa grande impériale cachant ses dents de loup, ses dents pointues, trembler un peu :

— Il est toujours très regrettable, pour une jeune fille bien élevée, de se moquer de deux vieillards... et d'une femme souffrante, gronda-t-il.

— Tu sais donc que maman est malade, presque folle, je crois!

— Non! je n'en sais rien.

Il conservait, je me le rappelle bien, son air grave, malgré un peu d'ironie dans son accent

de supérieur qui n'aime pas la discussion.

— Mais, papa, si elle n'est pas folle, alors, c'est encore pire, elle devient l'ennemie de sa fille, puisqu'elle l'accuse de tromper son public!

— Qui a commencé?

— Deux prêtres m'en ont donné l'absolution.

— Ceci ne me regarde pas. Une comédie, religieuse ou non, est toujours un mensonge.

— Mais, papa, ma mère ne va même pas à l'église, pourquoi se mettrait-elle à croire que les morts reviennent pour nous raconter tout ce que nous racontent ceux qui font tourner les tables?

— On ne peut pas juger ses parents, et on doit toujours penser que la raison qu'ils ont d'agir est toujours la meilleure, si on ne les comprend pas. La vérité, c'est que tu veux aller vivre à Paris, t'émanciper, alors que tu n'es même pas majeure.

Je ne savais plus trop ce qui résulterait de cette conversation en plein air, mais qui ne me donnait pas, à moi, la pleine liberté. J'avais fait mes preuves; on savait bien que je pouvais, maintenant, gagner ma vie avec ma plume, et si ma mère avait refusé de toucher

l'argent que m'avait offert le directeur de *l'Estafette*, pour mon feuilleton, *Monsieur de la Nouveauté*, moi, toute seule, sans être aidée par personne, j'en gagnerais autant quand je voudrais.

Alors mon père, de plus en plus grave, me parla d'une voix sourde, choisissant ses mots pour ne pas détruire le prestige maternel dans mon imagination de romancier trop averti :

— Je ne sais pas si on peut être fou quand on sacrifie les convenances sociales à une idée fixe mais, toi aussi, tu peux être folle en allant vivre à Paris, dans une certaine misère, quand tu avais le meilleur des avenir. Tu pouvais épouser Jacques de la Hullière, à qui nous t'avions fiancée de bonne heure, oui, j'en conviens, trop tôt, mais moi, j'avais mes raisons de chercher à t'éloigner d'une famille un peu *originale*, une famille de *plumitifs*, pour tout dire, et qui, sans doute, t'a donné les idées bizarres que tu as; une femme ne doit pas s'émanciper autrement que par le mariage... et tu n'as pas voulu du couvent après avoir rompu tes fiançailles, n'est-ce pas? Que tu aies du talent ou non, tu n'en seras pas moins une déclassée. Pourquoi voir

les tares chez le voisin ou la voisine, lorsqu'on ne veut pas admettre les siens ?

— Mais papa, criai-je, désespérée tout à coup, car cela tournait mal pour la littérature, je ne cherche à être libre que pour travailler honnêtement. Tu sais bien que moi, je ne cours pas après le Prince Charmant et que je ne veux pas m'en aller d'ici pour me mal conduire.

Et j'éclatai en sanglots, absolument comme là-bas, devant le bureau de mon éditeur.

Il fut un peu surpris par ce brusque mouvement de sensibilité auquel il ne s'attendait pas, de la part d'une amazone que rien *ne démontait*, en temps ordinaire. Il se leva, fit quelques pas, en émiettant la cigarette qu'il n'avait pas allumée, puis, sans chercher à me consoler, sans m'embrasser ou me prendre le bras, il se mit à parler, comme tout seul, comme s'adressant à lui-même :

— Soit, Marguerite, je veux croire que tu auras là-bas le courage d'un garçon et que tu feras tout de même honneur à ton père, mais ne te plains jamais... J'aurai fait mon devoir, tout mon devoir, vis-à-vis de toi, et il convient maintenant que tu saches la vérité, que je te montre les choses comme elles sont...

A vingt et un ans, tu iras à Paris, je te le permets; seulement, je ne pourrai pas te fournir l'argent nécessaire à tes débuts... *si tu y vas sans ta mère*. Ça n'est pas moi qui possède la fortune, et je la connais assez pour deviner qu'elle ne te donnera pas un sou pour vivre en dehors d'elle. Moi, je n'ai que ma retraite, et le petit château de Chamara, là-haut, une gentilhommière qui tombe en ruine, et qu'il faudrait faire réparer. Tu es habituée au luxe d'une existence facile en province; à Paris, ni chevaux ni voiture, et peut-être la mansarde. En attendant la célébrité, comment arriveras-tu à écrire, la nuit, au clair de lune, toi, qui as dû apprendre à te passer de lampe ou de bougie... même ici, parce qu'elle ne voulait pas te fournir de lumière? Ton grand-père est avare, ta grand'mère offre des gâteaux et des robes, mais... et, par-dessus le marché, tu ne sais pas compter!

Je tombai du haut de mes rêves de fille que l'on disait une riche héritière.

— Mais, papa, ce n'est donc pas toi qui diriges le ménage chez nous? Moi, je pensais que maman ne s'occupait jamais d'argent, que tu réglais ses dépenses...

Il se mit à rire, d'un rire muet, sous ses moustaches grises, et eut un geste qui en disait long sur la bizarre façon dont la belle Gabrielle comprenait l'union avec un officier sans fortune. Et je sus plus tard qu'elle lui avait repris son pauvre château en ruine, elle qui avait le *Cros*, le vieil hôtel de *Thiviers* et un somptueux mobilier qui aurait suffi à combler tous les salons de la préfecture! Mon père était pauvre et n'avait de libre pour... *ses chiens*, disait-il, oui, pour nourrir *ses chiens*, que sa retraite... et encore!

Il contemplait, les yeux fixes, justement cette *fosse aux chiens*, ce ravin où des rochers couverts de cette mousse grise, grise un peu à la façon de son *impériale*, couvrait comme des dos de bêtes mal enfouies, et j'ai deviné depuis que c'était ce jour-là qu'il avait eu l'idée de vendre ses chiens, sa meute de *braques bleus*, avec laquelle il chassait le loup.

Une meute de sept chiens pour ce genre de chasse-là est très coûteuse à entretenir, et au long d'une scène dont les domestiques avaient, paraît-il, entendu quelques échos, ma mère avait dit en riant, d'un rire très singulier pour une femme raisonnable :

— Quand on veut chasser les *loups-garous* de son pays, il faut savoir les nourrir avec des côtelettes de moutons. Moi, je te donne la farine de mon moulin... je ne peux pas mieux.

Cela ne représentait qu'une plaisanterie, mais qui cachait une sinistre allusion.

Mon père vendit sa meute quelques mois avant mon départ, et mit, secrètement, dans ma poche, *deux billets de mille francs* (1).

Il ne devait plus jamais chasser, car il mourut au château de *Chamara*, commune de *Château-l'Evêque*, près *Périgueux*, et il mourut *en dormant*, sans voir la mort venir, lui qui l'avait toujours regardée en face sur les champs de bataille.

Alors que dans le cimetière de Périgueux il y a un monument érigé à mon arrière-grand-père, un prêtre ayant renié sa foi, où l'on peut lire cette belle épitaphe : *A l'avocat des pauvres, le peuple reconnaissant, j'ignore où se trouve la tombe de mon père, et on ne m'a même pas fait part de son enterrement.*

(1) En ce temps-là, le billet de mille francs représentait bien *mille francs*.



TABLE

	Pages.
LA LETTRE.....	5
PRÉSENTATION AU DIEU.....	10
LE FOULARD DE SOIE BLANCHE.....	20
ON VA AU BAL.....	24
UN RÊVE DE MAURICE BARRÈS.....	29
LA GALERIE D'ARSÈNE HOUSSAYE.....	38
UNE VISITE CHEZ SARAH BERNHARDT....	42
LES GRANDES MANOEUVRES.....	49
THIVIERS AVANT LE SIÈGE.....	60
UN HÉROS DE ROMAN.....	66
LES GRANDES MANOEUVRES.....	72
LE DINER MILITAIRE.....	83
LA JOURNÉE DE THIVIERS.....	90
UNE FÊTE CHEZ M. LE MAIRE.....	97
L'AFFAIRE PHILIPPART.....	103
CÉSARIEN	111
CHEZ VILLEMESSANT.....	126
CHEZ DENTU LE GRAND ÉDITEUR.....	136
CHEZ CAMILLE FLAMMARION.....	145
LES CHATS DE BARBEY D'AUREVILLY....	154
DANGEREUSE EXPLICATION.....	160



Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C^o. - MESNIL (EURE). - 5588/47
Dépôt légal : 4^e trimestre 1947.

MERCURE

DE

FRANCE

Paraît le 1^{er} de chaque mois

FONDATEUR : ALFRED VALLETTE

Le Mercure de France, fondé en 1890, est à la fois une revue de lecture comme toutes les revues et une revue documentaire d'actualité.

Chaque livraison se divise en deux parties. Dans la première on lit des articles et des études d'histoire littéraire, d'art, de philosophie, de science, d'économie politique et sociale, des poèmes, des essais, des nouvelles, des romans.

Les grandes questions du jour y sont largement traitées.

La seconde partie est occupée par une Revue du Mois;

réservée à l'actualité, elle expose, renseigne, rend compte et critique, attentive à tout ce qui se passe à l'étranger aussi bien qu'en France, dans tous les domaines où la vie de l'esprit est intéressée.

Le prix de l'abonnement est actuellement de 800 francs pour un an et de 425 francs pour six mois (France et Union française); de 875 francs pour un an et 465 francs pour six mois (Étranger, plein tarif postal); de 950 francs pour un an et 500 francs pour six mois (Étranger, demi tarif postal).

LE NUMÉRO : 75 francs.

26, rue Condé, Paris-6^e

Imprimé en France
TYP. FIRMIN-DIDOT & C^{ie}
MESNIL - 1948

RACHILDE

QUAND
J'ÉTAIS
JEUNE

Prix :
120 fr.

MERCURE

DE

FRANCE



RAGHILDE

—
QUAND
J'ÉTAIS
JEUNE